

5. VI



ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.





A PARIS,
Chez la Veuve DAVID, Quai des Augustins, au S. Esprit.



M. DCC. LXXIV.

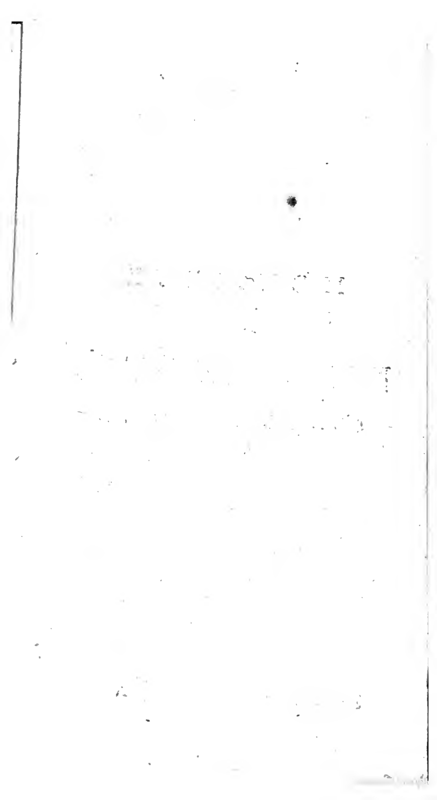
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE DES PIECES

Contenues en ce ſixieme Tome.

MON-

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET.



ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, Amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Gasconne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
  DEUX MAITRES A DANSER.
  DEUX PAGES dansans.

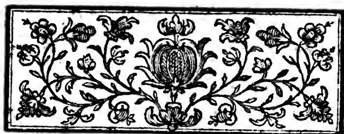
QUATRE CURIEUX de ſpectacles danſans.
DEUX SUISSES danſans.
DEUX MÉDECINS groteſques.
MATASSINS danſans.
DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS danſans.
DEUX SERGENTS danſans.
TROUPE DE MASQUES.
UNE ÉGYPTIENNE chantante.
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHŒUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES danſans.
BISCAYENS danſans.

La Scene eſt à Paris.





Mr. DE POURCEAUGNAC.



MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouans d'instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux Musiciens & aux Danseurs.*

SUivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouans d'inſtrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

Cette Sérénade eſt compoſée de chants, d'inſtrumens, & de danſes. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la ſituation où Eraſte ſe trouve avec Julie, & expriment les ſentimens de deux Amans qui ſont traverſés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands ſur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

I. MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables penchans notre cœur nous diſpoſe;

Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nons donc d'une ardeur éternelle;
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons nous donc d'une ardeur éternelle;
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux Maîtres à danser.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux Pages.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux Pages, dansent en se battant l'épée à la main.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Deux Suisses séparent les quatre combattans ; & , après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

MOn Dieu, Eraste, gardons d'être surpris ! Je tremble qu'on ne nous voie ensemble ; & tout seroit perdu après la défense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nerine.*

Aye aussi l'œil au guet, Nerine ; & prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NERINE *se retirant dans le fond du Théatre.*

Réposez-vous sur moi ; & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable ? & croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'est mis en tête ?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement ; & déja nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NERINE *accourant, à Julie.*

Par ma foi, voilà votre pere.

JULIE.

Ah! Séparons-nous vîte.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu, Nerine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs!

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, & vous en aurez le divertissement. Et, comme aux Comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir ; c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagêmes tout prêts à produire dans l'occasion ; & que l'ingénieuse Nerine & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NERINE.

Assurément. Votre pere se moque-t-il, de vouloir vous enger de son Avocat de Limoges, Monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejetter un amant qui vous agrée? Et une personne comme vous, est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, & ne laisse-t-il en repos les Chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colere effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souf-

frir? Non, Pourceaugnac eſt une choſe que je ne ſaurois ſupporter, & nous lui jouerons tant de pieces, nous lui ferons tant de niches ſur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monſieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre ſubtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE IV.

SBRIGANI, ERASTE, NERINE, JULIE.

SBRIGANI.

Monſieur, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche: &, dans la cuiſine où il eſt deſcendu pour déjeûner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, & je le ſais déja par cœur. Pour ſa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a deſſiné, & ſi l'ajuſtement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour ſon eſprit, je vous avertis par avance, qu'il eſt des plus épais qui ſe faſſent, que nous trouvons en lui une matiere tout à fait diſpoſée pour ce que nous voulons, & qu'il eſt homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui préſentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI.

Oui, ſi je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illuſtre. Votre affaire ne pouvoit être miſe en de meilleures mains, & c'eſt le

éros de notre siecle pour les exploits dont il s'a-
it ; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour ser-
ir ses amis, a généreusement affronté les galeres;
ui, au péril de ses bras & de ses épaules, sait met-
re noblement à fin les aventures les plus difficiles;
t qui, tel que vous le voyez, est exilé de son Pays,
our je ne sais combien d'actions honorables qu'il
généreusement entreprises.

SBRIGANI.

e suis confus des louanges dont vous m'honorez;
t je pourrois vous en donner avec plus de justice
ır les merveilles de votre vie ; & principalement
ır la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant
'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille
cus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez
ous ; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat
uï ruina toute une famille ; lorsqu'avec tant de
randeur d'ame, vous fûtes nier le dépôt qu'on
ous avoit confié ; & que, si généreusement, on
ous vit prêter votre témoignage à faire pendre
es deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on
n parle ; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

e veux bien épargner votre modestie ; laissons ce-
a ; & pour commencer notre affaire, allons vîte
oindre notre Provincial, tandis que, de votre
ôté, vous nous tiendrez prêts à besoin les autres
Acteurs de la Comédie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rô-
e; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez,
omme on vous a dit, d'être la plus contente du
nonde des résolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerois à mon pere mes véritables sentimens.

ERASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un Couvent.

ERASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu, Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur : ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrêmité, dont peut-être nous n'aurons pas besoin ; &, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

é bien....

SBRIGANI.

a foi, voici notre homme, songeons à nous.

NERINE.

h, comme il est bâti !

SCENE V.

I. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il est venu, & parlant à des gens qui le suivent.*

HÉ bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il ? Au antre soit la sotte Ville, & les sottes gens qui y nt! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des gauds qui vous regardent, & se mettent à rire! , Messieurs les badauds, faites vos affaires, & ssez passer les personnes sans leur rire au nez. me donne au diable, si je ne baille un coup poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*

l'est-ce que c'est, Messieurs? Que veut dire ce-? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi s honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

oilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

uel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.

rt bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou bossu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est pas une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

: quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

[onsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

: suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la for-une personne comme vous, & je vous deman-: pardon pour la Ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

: suis votre serviteur.

SBRIGANI.

vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche rsque vous avez déjeûné; & la grace avec laquel-vous mangiez votre pain, m'a fait naître de mitié pour vous: &, comme je sais que vous êtes jamais venu en ce Pays, & que vous y êtes ut neuf, je suis bien-aise de vous avoir trou-:, pour vous offrir mon service à cette arrivée, vous aider à vous conduire parmi ce Peuple, i n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens, tou-la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

vous l'ai déja dit; du moment que je vous ai vu, me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

: vous suis obligé.

SBRIGANI.

otre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

e m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.
Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.
Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah !

SBRIGANI.
De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah !

SBRIGANI.
De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah !

SBRIGANI.
De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah !

SBRIGANI.
De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah !

SBRIGANI.
Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah, ah !

SBRIGANI.
Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.
Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.
C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.
Je le crois.

SBRI-

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis homme tout à fait sincere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens. Vous regardez mon habit qui n'est pas fait comme les autres: mais je suis originaire de Naples à votre service, & j'ai voulu conserver un peu la maniere de s'habiller, & la sincérité de mon Pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la Cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos Courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon Tailleur. L'habit est propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'en allois chercher un.

SBRIGANI.

Je ferai bien-aiſe d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce Pays-ci.

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

Ah, qu'eſt-ce ceci ? Que vois-je ? Quelle heureuſe rencontre ! Monſieur de Pourceaugnac ! Que je ſuis ravi de vous voir ! Comment ! Il ſemble que vous ayez peine à me reconnoître ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

ERASTE.

Eſt-il poſſible que cinq ou ſix années m'aient ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoiſſiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*bas à Sbrigani.*) Ma foi, je ne ſais qui il eſt.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoiſſe, depuis le plus grand juſqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir preſque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt moi qui l'ai reçu, Monſieur.

ERASTE.

'ous ne vous remettez point mon visage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

i fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

'ous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bononeur de boire, je ne sais combien de fois, avec ous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

xcusez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ERASTE.

'omment appellez-vous ce Traiteur de Limoges ui fait si bonne chere ?

M. DE POURCEAUGNAC.

etit-Jean ?

ERASTE.

.e voilà. Nous allions le plus souvent ensemble hez lui nous réjouir. Comment est ce que vous ommez à Limoges ce lieu où l'on se promene ?

M. DE POURCEAUGNAC.

.e cimetiere des Arenes ?

ERASTE.

ustement. C'est où je passois de si douces heures à ɔuir de votre agréable conversation. Vous ne vous emettez pas tout cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

:xcusez-moi, je me le remets (*à Sbrigani.*) Diaıle emporte, si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas à M. de Pourceaugnac.*

l y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.

:mbrassez-moi donc, je vous prie, & resserrons .es nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte Monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Consul ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? Là... Monsieur votre...

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'Assesseur ?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai & gaillard.

ERASTE.

Mai foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce temps là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire, Madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

lle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

élas, la pauvre femme! Elle étoit ſi bonne per-
nne.

M. DE POURCEAUGNAC.

ous avons auſſi mon neveu le Chanoine, qui a
nſé mourir de la petite-vérole.

ERASTE.

uel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

: connoiſſez-vous auſſi?

ERASTE.

raiment ſi je le connois! Un grand garçon bien
it.

M. DE POURCEAUGNAC.

ıs des plus grands.

ERASTE.

on, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

é, oui.

ERASTE.

ui eſt votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC.

ui.

ERASTE.

ils de votre frere ou de votre ſœur.

M. DE POURCEAUGNAC.

ıſtement.

ERASTE.

hanoine de l'Egliſe de... Comment l'appellez-
ous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Etienne.

ERASTE.

Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre Ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'Elu fit tenir son enfant à Monsieur notre Gouverneur ?

ERASTE.

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce Gentilhomme Périgourdin ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ERASTE.

ı, ah !

M. DE POURCEAUGNAC.

me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

surément. Au reste, je ne prétends pas que vous
eniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

n'ai garde de...

ERASTE.

ous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout.
e mon meilleur ami soit autre part que dans ma
aison.

M. DE POURCEAUGNAC.

e seroit vous...

ERASTE.

on. Vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

uisqu'il le veut obstinément, je vous conseille
'accepter l'offre.

ERASTE.

ù sont vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

e les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y
usse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce Pays-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner Monsieur, & le ramenerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres; & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ERASTE *à Monsieur de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE. *seul*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

SCENE VII.

UN APOTHICAIRE, ERASTE.

ERASTE.

JE crois, Monsieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTHICAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'Apothicaire, & Aphothicaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

ERASTE.

Et Monſieur le Médecin eſt-il à la maiſon ?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il eſt là embarraſſé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez ; j'attendrai qu'il ait fait. C'eſt pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui ſe trouve attaqué de quelque folie que nous ſerions bien-aiſes qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je ſais ce que c'eſt, je ſais ce que c'eſt, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adreſſer à un Médecin plus habile ; c'eſt un homme qui ſait la médecine à fond, comme je ſais ma croix de par Dieu ; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des regles des anciens. Oui, il ſuit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures ; &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une perſonne avec d'autres remedes que ceux que la Faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la Faculté n'y conſente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'eſt pas parce que nous ſommes grands amis, que j'en parle ; mais il y a plaiſir d'être ſon malade, & j'aimerois mieux mourir de ſes remedes, que de guérir de ceux d'un autre ; car, quoi qu'il puiſſe arriver, on eſt aſſuré que les choſes ſont toujours dans l'ordre ; & quand on meurt ſous ſa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'eſt une grande conſolation pour un défunt.

L'APOTHICAIRE.

Assurément. On est bien-aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; &, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut savoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déja trois de mes enfans, dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; & le plus souvent, quand je reviens de la Ville, je suis tous étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

MOnſieur, il n'en peut plus; & il dit qu'il ſent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MÉDECIN.

Le malade eſt un ſot; d'autant plus que, dans la maladie dont il eſt attaqué, ce n'eſt pas la tête, ſelon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en ſoit, Monſieur, il a toujours avec cela ſon cours de ventre depuis ſix mois.

I. MÉDECIN.

Bon. C'eſt ſigne que le dedans ſe dégage. Je l'irai viſiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'eſt pas de la civilité qu'un Médecin viſite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon pere, Monſieur, eſt toujours malade de plus en plus.

I. MÉDECIN.

Ce n'eſt pas ma faute, je lui donne des remedes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été ſaigné de fois?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monſieur, depuis vingt jours.

1. MÉDECIN.

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE.

Oui.

1. MÉDECIN.

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE.

Non, Monsieur.

1. MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; &, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin de cela, voilà le fin de la médecine.

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE *au Médecin.*

C'Est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vu de moins de monde.

1. MÉDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déja disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

1. MÉDECIN.

conjoncture est tout à fait heureuse, & j'ai ici ancien de mes amis, avec lequel je serai bien-e de consulter sa maladie.

SCENE X.

I. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

JNe petite affaire m'est survenue qui m'oblige (*montrant le Médecin.*) vous quitter; mais voilà une personne, entre les nains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi le vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

1. MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige; & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'est son Maître-d'Hôtel, sans doute; & il faut que ce soit un homme de qualité.

1. MÉDECIN *à Eraste.*

Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre Art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Il ne me faut point tant de cérémonies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

1. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ERASTE *au Médecin.*

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

(*bas au Médecin.*)

C'est ce que je veux faire. Je vous recommande sur-tout de ne le point laisser sortir de vos mains; car par fois il veut s'échapper.

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; & c'est trop de grace que vous me faites.



SCENE XI.

I. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

I. MÉDECIN.

E m'eſt beaucoup d'honneur, Monſieur, d'être ıòiſi pour vous rendre ſervice.

M. DE POURCEAUGNAC.

e ſuis votre ſerviteur.

I. MÉDECIN.

'oici un habile homme, mon Confrere, avec le-uel je vais conſulter la maniere dont nous vous raiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

l ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je ıis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MÉDECIN.

ıllons, des ſieges.

(*Des Laquais entrent & donnent des ſieges.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

'oilà, pour un jeune homme, des Domeſtiques ıien lugubres.

I. MÉDECIN.

ıllons, Monſieur; prenez votre place, Monſieur.

Les deux Médecins font aſſeoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.)

M. DE POURCEAUGNAC *s'aſſeyant.*

'otre très-humble valet.

(Les deux Médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.)

Que veut dire cela ?

1. MÉDECIN.

Mangez-vous bien, Monſieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; & bois encore mieux.

1. MÉDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, eſt une indication de la chaleur & ſécheresſe qui eſt au-dedans. Dormez-vous fort ?

M. DE POURÇEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien ſoupé.

1. MÉDECIN.

Faites-vous des ſonges ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

1. MÉDECIN.

De quelle nature ſont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des ſonges. Quelle diable de converſation eſt-ce là.

1. MÉDECIN.

Vos déjections, comment ſont-elles ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces queſtions, & je veux plutôt boire un coup.

1. MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raiſonner ſur votre affaire devant vous, & nous le ferons en François, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raiſonnement faut-il pour manger un morceau.

I. MÉDECIN.

mme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une mala-
:, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on
la puisse parfaitement connoître, sans en bien
blir l'idée particuliere, & la véritable espece,
: ses signes diagnostiques & prognostiques; vous
: permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en
nsidération de la maladie dont il s'agit, avant que
toucher à la thérapeutique, & aux remedes qu'il
us conviendra faire pour la parfaite curation d'i-
lle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission,
e notre malade ici présent est malheureusement
aqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de
lie, que nous nommons fort bien mélancolie hy-
condriaque; espece de mélancolie très-fâcheuse,
qui ne demande pas moins qu'un Esculape com-
e vous, consommé dans notre Art; vous, dis-je,
ii avez blanchi, comme on dit, sous le harnois,
auquel il en a tant passé par les mains de toutes
s façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque,
our la distinguer des deux autres; car le célebre
alien établit doctement, à son ordinaire, trois es-
ces de cette maladie que nous nommons mélan-
lie, ainsi appellée non-seulement par les Latins,
ais encore par les Grecs, ce qui est bien à re-
arquer pour notre affaire. La premiere, qui vient
propre vice du cerveau; la seconde, qui vient
: tout le sang, fait & rendu atrabilaire; la troisie-
e, appellée hypocondriaque, qui est la nôtre, la-
uelle procede du vice de quelque partie du bas-
entre, & de la région inférieure; mais particulié-
ement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation
orte au cerveau de notre malade beaucoup de fu-
gines épaisses & crasses, dont la vapeur noire &
aligne cause dépravation aux fonctions de la fa-
ulté princesse, & fait la maladie dont, par notre
aisonnement, il est atteint & convaincu. Qu'ainsi
e soit, pour diagnostique incontestable de ce que
: dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux

que vous voyez ; cette tristesse accompagnée de crainte & de défiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hyppocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire & velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie par laps de tems naturalisée, manifestement envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie & fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remedes que nous devons faire à Monsieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par-tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes & plantureuses, en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; & en même tems, de le purger, désopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables ; c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *& cætera ;* & comme la véritable source de tout le mal est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossiere qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur : mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leur

mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procede la maladie. Voilà les remedes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par Monsieur notre Maître & ancien, suivant l'expérience, jugement, lumiere & suffisance qu'il s'est acquise dans notre Art. *Dixi.*

2. MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptomes & les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie: il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose ou la prognose, ou la thérapie; & il ne me reste rien ici que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace & la douceur des remedes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam.* Tout ce que je voudrois ajouter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténebres de ses esprits, *album est disgregativum visûs;* & de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour ser-

vir de prélude & d'introduction à ces judicieux remedes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remedes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une Comédie?

I. MÉDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? & que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos sottises?

I. MÉDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici?

(*il crache deux ou trois fois.*)

I. MÉDECIN.

Autre diagnostique. La sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, & sortons d'ici.

I. MÉDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? Et que me voulez-vous?

I. MÉDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

1. MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne ſuis pas malade.

1. MÉDECIN.

Mauvais ſigne, lorſqu'un malade ne ſent pas ſon mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

1. MÉDECIN.

Nous ſavons mieux que vous comment vous vous portez, & nous ſommes Médecins qui voyons clair dans votre conſtitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous; & je me moque de la Médecine.

1, MÉDECIN.

Hom, hom! Voici un homme plus fou que nous ne penſons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remedes; & ils ſont morts tous deux ſans l'aſſiſtance des Médecins.

1. MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui eſt inſenſé.

(*au 2. Médecin.*)

Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adouciſſons, lénifions, accoiſons l'aigreur de ſes eſprits, que je vois prêts à s'enflammer.



SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

QUe diable est-ce là ? Les gens de ce Pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques.*

(*Ils s'asseient d'abord tous trois ; les Médecins se levent à différentes reprises pour saluer M. de Pourceaugnac, qui se leve autant de fois pour les saluer.*)

LES DEUX MÉDECINS.

BUon di, buon di, buon di,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico ;
Sol' per guarir vi
Siamo venuti qui.
Buon di, buon di, buon di.

I. MÉDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.

L'amalato
Non è disperato,
Se vol pigliar un pocco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. MÉDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete;
Et, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
Et qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, Monsu Pourceaugnac.

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Matassins autour de M. de Pourceaugnac.

SCENE XV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE *tenant une seringue.*

L'APOTHICAIRE.

MOnsieur, voici un petit remede, un petit remede, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, Monſieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, que de bruit !

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, Monſieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

L'APOTHICAIRE.

C'eſt un petit clyſtere, un petit clyſtere, benin, benin ; il eſt benin, benin ; là, prenez, prenez, Monſieur, c'eſt pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *les* DEUX MÉDECINS *groteſques, & les* MATASSINS *avec des ſeringues.*

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo ſu.
Signor Monſu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu,
Che non ti fara male,
Piglia lo ſu queſto ſervitiale,
Piglia lo ſu,
Signor Monſu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(M. de Pourceaugnac mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux Médecins & par les Matassins ; il passe par derriere le Théatre, & revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'Apothicaire qui l'attendoit ; les deux Médecins & les Matassins rentrent aussi.)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
Che non ti sara male.
Piglia lo su questo servitiale,
Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec sa chaise ; l'Apothicaire appuie sa seringue contre, & les Médecins & les Matassins le suivent.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

I. MÉDECIN.

IL a forcé tous les obstacles que j'avois mis, & s'est dérobé aux remedes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remedes aussi salutaires que les vôtres.

I. MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main?

I. MÉDECIN.

Sans doute, quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

I. MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remedes, & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

'ous avez raison. Vos remedes étoient un coup sûr, : c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MÉDECIN.

)ù puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assurément, dont il ient épouser la fille, & qui ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se âter de conclure le mariage.

I. MÉDECIN.

e vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

I. MÉDECIN.

l est hypothéqué à mes consultations, & un malade ne se moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; & si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie que vous ne l'ayez pensé tout votre saoul.

I. MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI *à part en s'en allant.*

'e vais de mon côté dresser une autre batterie, & e beau-pere est aussi dupe que le gendre.



SCENE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

1. MÉDECIN.

Vous avez, Monſieur, un certain Monſieur de Pourceaugnac, qui doit épouſer votre fille.

ORONTE.

Oui, je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

1. MÉDECIN.

Auſſi l'eſt-il, & il s'en eſt fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie duement préparé pour cela, & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'eſprit.

ORONTE.

Comment donc?

1. MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été conſtitué mon malade; ſa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, eſt un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il ſe marie, qu'au préalable il n'ait ſatisfait à la Médecine, & ſubi les remedes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

1. MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal ?...

I. MÉDECIN.

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que e vous ordonne à vous & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec ui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, c d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous laira.

ORONTE.

e n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être non malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MÉDECIN.

l a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se aire guérir par moi.

ORONTE.

'y consens.

I. MÉDECIN.

Oui, il faut qu'il creve, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MÉDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, & e vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi.

(*seul.*)

Voyez un peu la belle raison.

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI *en Marchand Flamand.*

SBRIGANI.

Montsir, avec le fostre permission, je suis un trancher Marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe Montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme est-ile, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

:'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

e fous temande, Montsir, s'il est un homme riche
ui a du bienne ?

ORONTE.

)ui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir ?

ORONTE.

)ui.

SBRIGANI.

'en suis aise beaucoup, Montsir ?

ORONTE.

lais pourquoi cela ?

SBRIGANI.

'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE.

Iais encore pourquoi ?

SBRIGANI.

'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son
lle en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

é bien ?

SBRIGANI.

: sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un
omme que doivre beaucoup grandement à dix ou
ouze Marchanes Flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

e Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix
ı douze Marchands ?

SBRIGANI.

ui, Montsir ; &, depuis huit mois, nous afoir
otenir un petit sentence contre lui ; & lui aremet-

tre à payer tou ce créancier de ſti mariage que ſti Montſir Oronte donne pour ſon fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ſes créanciers?

SBRIGANI.

Oui, Montſir, & avec un grant défotion, nous tous attendre ſti mariage.

ORONTE *à part.*

(*haut.*)

L'avis n'eſt pas mauvais. Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI.

Je remercie Montſir de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le ſuis, Montſir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montſir m'avoit donné.

(*Seul, après avoir ôté ſa barbe, & dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-deſſus le ſien.*)

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajuſtement de Flamand pour ſonger à d'autres machines; & tâchons de ſemer tant de ſoupçons entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également ſont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre, & entre nous autres fourbes de la premiere claſſe, nous ne faiſons que nous jouer, lorſque nous trouvons un gibier auſſi facile que celui-là.



SCENE

SCENE IV.

I. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

I. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

Piglia lo su, piglia lo su,
Signor Monsu..

)ue diable est-ce là? (*appercevant Sbrigani.*) Ah!

SBRIGANI.

)u'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

'out ce que je vois, me semble lavement.

SBRIGANI.

'omment?

M. DE POURCEAUGNAC.

'ous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce lo-is, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

'on, vraiment. Qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC.

e pensois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

e vous laisse entre les mains de Monsieur. Des Mé-lecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le ous. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros jou-lus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pan-

talons. Ta ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monsu Pourceaugnac.* Apothicaire Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo su, Signor Monsu, piglia lo, piglia lo, piglia lo su.* Jamais je n'ai été si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi & me faire une piece.

SBRIGANI.

Cela est-il possible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines sont bien trompeuses! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé, il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela; & il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande; & les hommes sont bien traîtres & scélérats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte, je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah, vous êtes donc de complexion amoureuse; & vous avez ouï parler que ce Monsieur Oronte a une fille!...

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... L'épouser ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Et de quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah, c'est une autre chose; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est point nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes point de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience,

(*après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.*)

C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai; mais d'autre part voilà un Etranger qu'on veut surprendre, & qui de bonne foi vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vue; un Gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui.

(à M. de Pourceaugnac.)

Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mene une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort; cherchons pour nous expliquer quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée, me semble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est...

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens après tout qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, & qui ne croient pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.



SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, ORONTE.

M. DE POURCEAUGNAC.

BOnjour, Monſieur, bonjour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas ?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots ?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit affamée de mari ?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah, le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! Qu'il a bon air! Et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne...

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu, quelle galante! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez?...

JULIE *s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, & lui veut prendre la main.*

Que je suis aise de vous voir, & que je brûle d'impatience!....

ORONTE.

Ah, ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh, quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

(*Julie continue le même jeu.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie !

ORONTE *à Julie.*

Encore ; qu'est-ce à dire cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi : &, si tu ne rentres tout à l'heure, je...

JULIE.

Hébien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaisons !

ORONTE *à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer ?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur ?

ORONTE.

Jamais ; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

MOn Dieu, notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, & voir en se mariant si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne fais pas ce que cela veut dire ; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considere si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, & qui a été mis chez un Médecin pour être pansé ?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piece que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je suis Gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire, & vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici est inutile, & j'ai vu le Marchand Flamand, qui, avec les autres Créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel Marchand Flamand ? Quels Créanciers ? Quelle sentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.



SCENE VIII.

UCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

UCETTE *contrefaisant une Languedocienne.*

ℷH, tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé it tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes-tu ſou-:ni ma biſto?

M. DE POURCEAUGNAC.

ı'eſt-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

ıe te boli, infame! Tu fas ſemblan de nou me pa nnouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudint que tu ıs, tu ne rougiſſes pas de me beyre?

(*à Oronte.*)

ou ſabi pas, Mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit e bouillo eſpouſa la fillo: may yeu bous declari e yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſet ans, Mouſſur, 'en paſſant à Pézénas el auguet l'adreſſe dambé ; mignardiſos, commo ſap tapla tayre, de me ga-ıa lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à l'y ɔnna la man per l'eſpouſa.

ORONTE.

h, oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

ue diable eſt-ce ceci?

LUCETTE.

.ou trayte me quittel trés ans après, ſul prétexte de ualques affayres que l'apelabon dins ſoun pays, & eſpey noun l'y reſçau put quaſo de noubelo, may

dins lou tens qui foungeabi l'ou mens, m'an dounat abift, que begnio dins aquefto bilo, per fe remarida danbé un autro jouena fillo, que fous parens ly an procurado, fenffe faupré res de fou premié mariatge. Yeu ai tout quittat en diligenffo, & me foüy rendudo dins aquefte loc lou pu leau qu'ay pouf-cut, per m'oupoufa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint; n'a pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches fecrets que ta confienffo te den fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je fuis votre mari?

LUCETTE.

Infame, gaufos-tu dire lou contrari? Hé tu fabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat; & plaguefſo al cel qu'aco nou fougeſſo pas, & que m'auqueſſo layſſado dins l'état d'innoueſſenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trompariés noun m'en bengueſſon malhuroufomen faire fourty, yeu nou ferio pas réduito à fayre lou trifte perfounargé que yeu fave préfentomen; à beyre un marit cruel mefprefa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiffa fenffe cap de piétat abandounado à las mourteles doulous que yeu reffenti de fas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne faurois m'empêcher de pleurer.

(à M. de Pourceaugnac.)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

ERINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant une Picarde.*

ıH, je n'en pis plus, je fis toute essoflée! Ah; faron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écapemie! Justiche, Justiche; je boute empêchement

(*à Oronte.*)

mariage. Chés mon méri, Monsieu, & je veux re pindre chés bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

core!

ORONTE *à part.*

el diable d'homme est-ce-ci?

LUCETTE.

que boulez-bous dire, ambé bostre empachon & bostro pendarie? Quaquel homo es bostre rit?

NERINE.

i, Medéme, & je fis sa femme.

LUCETTE.

ıuo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, & se ı estre pendut, aquo sera yeu que lou ferai pen-

NERINE.

n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

ı bous disi que yeu soun sa fenno.

NERINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que cheſt mi, encore in coup, qui le ſis.

LUCETTE.

Et yeu bous ſouſtenir yeu qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a épofée.

LUCETTE.

Et yeu ſet ans y a que ma preſo per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo ſap.

NERINE.

No Ville en eſt témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a biſt notre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a aſſiſté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tant béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gauſos-tu dire lou contrari, valiſquos?

NERINE *à M. de Pourceaugnac.*

Eſt-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il eſt auſſi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

aingnimpudinsse ! Et coussy, misérable, nou te bennes plus de la pavro Françon, & del pavre nnet, que soun lous fruits de nostre mariatge ?

NERINE.

rez un peu l'insolence. Quoi, tu ne te souviens e de chette pauvre ainfain, no petite Madelai-, que tu m'as laichée pour gaige de te foi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

ilà deux impudentes carognes.

LUCETTE.

ni Françon, beni Jeannet, beni touston, beni staine, beni fayre beyre à un payre dénaturat, luretat quel a per nostres.

NERINE.

nez, Madelaine, me n'ainfain, venez vesen ichi e honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

RONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS, ENFANS.

LES ENFANS.

H, mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

ntre soit des petits fils de putains.

LUCETTE.

issy, trayte, tu nou sios pas dins la darniare con-, de ressaupre à tal tous enfans, & de ferma

l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas, infame, yeu te boly seguy per tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que me fio beniado, & que t'ayo fayt penjat; couqui, te boly fayré penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; & en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE *à Lucette & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

Je conduis de l'œil toutes choses, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre Provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.



SCENE

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, je suis assommé! Quelle peine! Quelle maudite Ville! Assassiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce Pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousées toutes deux, & me menacent de la Justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; & la Justice, en ce Pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par surprise, défaut & contumace, j'ai la voie de conflit de Jurisdiction pour temporiser, & venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, point du tout! Je ſuis Gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez étudié la Pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que je ſerai toujours reçu à mes faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un récollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là viennent ſans que je les ſache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un Gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du droit & de l'ordre de la Juſtice; mais non pas à ſavoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les Romans.

SBRIGANI.

Ah, fort bien!

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur maniere de parler; ils ont contracté du Barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chan-

, & vous prendrez pour musique tout ce qu'ils ; diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

mporte comme ils parlent, pourvu qu'ils me nt ce que je veux savoir.

SCENE XIII.

ɔnsieur DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENTS.

AVOCAT *traînant ses paroles en chantant.*

LA polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

AVOCAT *chantant fort vîte, en bredouillant.*

Votre fait
Est clair & net :
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos Auteurs,
Législateurs & Glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, & Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux Procureurs & de deux Sergens.

Pendant que le 2. AVOCAT *chante les paroles qui suivent.*

Tous les Peuples policés,
Et bien sensés,
Les François, Anglois, Hollandois;
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Le 1. AVOCAT *chante celles-ci.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(*M. de Pourceaugnac impatienté les chasse.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui, les choses s'acheminent où nous voulons ; &, comme ses lumieres sont fort petites, & son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la Justice de ce Pays, & des apprêts qu'on faisoit déja pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite ; &, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la Ville, il s'est résolu à se déguiser ; & le déguisement qu'il a pris, est l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la Comédie ;& tandis que je jouerai mes scenes avec lui, allez-vous-en... (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez bien ?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux... (*Il lui parle à l'oreille.*

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi... (*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiſelle. Allez vîte, qu'il ne nous voie enſemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC, *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puiſſe jamais vous connoître; & vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne, qu'en ce Pays-ci les formes de la Juſtice ne ſoient point obſervées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déja dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font ſon procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une Juſtice bien injuſte.

SBRIGANI.

Elle eſt ſévere comme tous les diables, particuliérement ſur ces ſortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on eſt innocent?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela; & puis, ils ont en cette Ville une haine effroyable pour les

gens de votre Pays, & ils ne sont pas plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres Villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un Gentilhomme d'être pendu; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison; on vous contesteroit après cela le titre d'Ecuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, & à prendre le langage, & toutes les manieres d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire; j'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Vôtre barbe n'est rien; & il y a des femmes qui en ont autant que vous: çà, voyons un peu comme vous ferez. (*Après que Monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse; où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu, qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, & qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Holà, ho, Cocher, petit Laquais. Ah, petit frippon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit Laquais, petit Laquais. Où est-ce donc qu'est ce petit Laquais? Ce petit Laquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit Laquais? Est-ce que je n'ai point un petit Laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une chose; cette coëffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

M. de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le Théâtre, continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCENE III.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

I. SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Allons, dépêchons, camarades, ly faut allair tous deux nous à la créve, pour regarter un peu chousticier sti Montsir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

2. SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

faut nous loër un feneftre pour foir fti chouſe.

1. SUISSE.

y difent que l'on fait téja planter un grand potence tout neuve, pour l'y accrochir fti Porcegnac.

2. SUISSE.

y fira, mon foi, un grand plaifir d'y regarter pente fti Limoffin.

1. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly eft un plaiçant trôle, oui; ly difent que s'être marié troy foye.

1. SUISSE.

Sti tiable l'y fouloir troy femmes à ly tout feul, l'y être pien affez t'une.

2. SUISSE *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mamefelle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout feul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Meffieurs.

2. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Meffieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir rechouir fous à la creve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

2. SUISSE.

L'être un Gentilhomme Limoſſin qui ſera pendu, chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curioſité.

1. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'eſt trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, c'en eſt trop ! & ces ſortes d'ordures-là ne ſe diſent point à une femme de ma condition.

2. SUISSE.

Laiſſe, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laiſſer.

2. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

(*Les deux Suiſſes tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*)

1. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

1. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au ſecours ! A la force !

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

QU'est-ce ? Quelle violence est-ce là ? Et que voulez-vous faire à Madame ? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

1. SUISSE.

Parti, pon ; toi ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Parti, pon aussi ; toi, ne l'afoir point encore.

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT.

M. DE POURCEAUGNAC.

JE vous suis obligé, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Ouais ! Voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah, ah, qu'est-ce que veut dire...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose, & je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, Monsieur, de grace !

L'EXEMPT.

Non, non ; à votre mine & à vos discours, il faut que vous soyez ce Monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; & vous viendrez en prison tout à l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas !

SCENE VI.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

AH, Ciel ! Que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui; c'eſt de quoi je ſuis ravi.

SBRIGANI *à l'Exempt.*

Hé, Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſavez que nous ſommes amis depuis long-tems, je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMPT.

Non, il m'eſt impoſſible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuſter cela avec quelques piſtoles?

L'EXEMPT *à ses Archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

IL faut lui donner de l'argent pour vous laiſſer aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah, maudite Ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monſieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI *à l'Exempt qui veut s'en aller.*

Mon Dieu ! Attendez. (*à M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais...

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! (*Il donne de l'argent à Sbrigani.*)

SBRIGANI *à l'Exempt.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMPT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuie avec lui ; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'ai trouvé en cette Ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déja bien loin.

(*seul.*)

Que le Ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande dupe. Mais, voici...

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI *feignant de ne pas voir Oronte.*

Ah, quelle étrange aventure! Quelle fâcheuſe nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'eſt-ce? Quel malheur me préſages-tu?

SBRIGANI.

Ah, Monſieur, ce perfide Limoſin, ce traître de Monſieur de Pourceaugnac vous enleve votre fille?

ORONTE.

Il m'enleve ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en eſt devenue ſi folle, qu'elle vous quitte pour le ſuivre; & l'on dit qu'il a un caractere pour ſe faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la Juſtice. Des Archers après eux.

SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE *à Julie.*

Allons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Te-

nez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah, infame que tu es!

ERASTE *à Julie.*

Comment! Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre pere; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu suivre, puisque mon pere me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme, & tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous, vous êtes une impertinente, & je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pieces qu'on lui fait, &

(*montrant Eraste.*)
c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je ferois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, & que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déja dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour Monsieur votre pere; & je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Eraste, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime & de vénération où votre personne m'oblige; & si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'ame; & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout à l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraste. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, & je sais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je possede un corps dont un autre possédera le cœur?

ORONTE.

C'est un sortilege qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne...

ORONTE.

Ah, que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah!

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'est que de Monsieur votre pere que je suis amoureux, & c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, & faire entrer les masques, que le bruit des noces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la Ville.

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *dansans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & tristesse;
Venez, venez, ris & jeux,
Plaisirs, amour & tendresse;
Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

CHŒUR DE MASQUES *chantans.*

Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici,
Votre ardeur est non commune;
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune;
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.
Hélas, si l'on n'aimoit pas,
Que seroit-ce de la vie?

Ah, perdons plutôt le jour,
Que de perdre notre amour!

L'ÉGYPTIEN.

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

CHŒUR.

Sus, chantons tous ensemble,
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en Pantalon.*

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir,
La grande affaire est le plaisir.



PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Sauvages.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Biscayens.

FIN.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT chanté & dansé dans M. de Pourceaugnac, Comédie-Ballet.

Une Musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*
Deux Musiciens, *les Sieurs Estival & Langeais.*
Deux Maîtres à danser, *les Sieurs la Pierre & Favier.*
Deux Pages dansans, *les Sieurs Beauchamp & Chicanneau.*
Quatre curieux de Spectacles dansans, *les Sieurs Noblet, Joubert, Lestang & Mayeu.*
Deux Suisses dansans....
Deux Médecins grotesques, *il Signor Chiacchiarone, & le Sieur Gaye.*
Matassins dansans, *les Sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau & Lestang.*
Deux Avocats chantans, *les Sieurs Estival & Gaye.*
Deux Procureurs dansans, *les Sieurs Beauchamp & Chicanneau.*
Deux Sergens dansans, *les Sieurs la Pierre & Favier.*
Troupe de Masques chantans & dansans.
Une Egyptienne chantante, *Mademoiselle Hilaire.*
Un Egyptien chantant, *le Sieur Gaye.*
Un Pantalon chantant, *le Sieur Blondel.*
Chœur de Masques chantans.
Deux vieilles, *les Sieurs Fernon le cadet & le Gros.*
Deux Scaramouches, *les Sieurs d'Estival & Gingan.*
Deux Pantalons, *les Sieurs Gingan le cadet & Blondel.*
Deux Docteurs, *les Sieurs Rebel & Hedouin.*
Deux Paysans, *les Sieurs Langeais & Deschamps.*
Sauvages dansans, *les Sieurs Paysan, Noblet, Joubert & Lestang.*
Biscayens dansans, *les Sieurs Beauchamp, Favier, Mayeu & Chicanneau.*

LES AMANS
MAGNIFIQUES,
COMÉDIE-BALLET.

AVANT-PROPOS.

LE Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa Cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le Théatre peut fournir; & pour embrasser cette vaste idée, & enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux Princes rivaux qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune Princesse & sa mere de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, Princesse, mere d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la Princesse.
IPHICRATE, Prince, Amant d'Eriphile.
TIMOCLES, Prince, Amant d'Eriphile.
SOSTRATE, Général d'Armée, Amant d'Eriphile.
CLÉONICE, Confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, Astrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
CHOREBE, Suivant d'Aristione.
CLITIDAS, Plaisant de Cour.
Une fausse VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

AC-

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

EOLE.
TRITONS chantans.
FLEUVES chantans.
AMOURS chantans.
PÊCHEURS DE CORAIL danſans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS danſans.

DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE, *en muſique.*

TIRCIS, Berger, Amant de Caliſte.
CALISTE, Bergere.
LICASTE, Berger, ami de Tircis.
MENANDRE, Berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, amant de Caliſte.
SIX DRYADES } danſans.
SIX FAUNES } danſans.
CLIMENE, Bergere.
PHILINTE, Berger.

TROIS PETITES DRYADES } dansans.
TROIS PETITS FAUNES

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES dansans.

SIXIEME INTERMEDE.

FÊTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRÊTRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantans.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansans.
CHŒUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS, sautans sur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES dansans.
HUIT ESCLAVES dansans.
QUATRE HOMMES armés à la Grecque.
QUATRE FEMMES armées à la Grecque.
UN HÉRAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALLIER.
APOLLON.
SUIVANS D'APOLLON.

La Scene est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.





LES AMANS MAGNIFIQUES.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

PREMIER INTERMEDE.

Le Théatre repréſente une vaſte mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le ſommet porte chacun un Fleuve appuyé ſur une urne. Au pied de ces rochers ſont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours ſur des dauphins; Eole eſt élevé au-deſſus des ondes ſur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS AMOURS.

EOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laiſſez regner ſur les ondes
Les Zéphyrs & les Amours.

SCENE II.

La mer se calme, &, du milieu des ondes, on voit s'élever une Ville. Huit Pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles, & des branches de corail.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHŒUR DE TRITONS.

Allons tous au-devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah, que ces Princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au-devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les Pêcheurs forment une danse, après laquelle ils vont se placer chacun sur un rocher, au-dessous d'un fleuve.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance ?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,
Vient honorer ce beau séjour
De son auguste présence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts ;
Et faisons retentir dans la vague des airs
Notre réjouissance.

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves & les Pêcheurs accompagnent ses pas de gestes différens, & de bruits de conques de perles.

Fin du premier Intermede.

Vers pour le ROI, *représentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable;
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.
Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'instant je ne puisse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.
Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force opposée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.
Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des Matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour M. LE GRAND, *représentant un Dieu marin.*

L'Empire où nous vivons, est fertile en trésors;
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords;
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *représentant un Dieu marin.*

SUr la foi de ce Dieu de l'Empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assurance;
Les flots ont de l'inconstance,
Mais Neptume est constant.

Pour le Marquis DE RASSENT, *représentant un Dieu marin.*

VOguez sur cette mer, d'un zele inébranlable,
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.



LES AMANS MAGNIFIQUES, COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*

IL est attaché à ses pensées.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours; & tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Hélas !

CLITIDAS *à part.*

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose; & ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Sur quelles chimeres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir ? & que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Ah, mon cœur ! Ah, mon cœur ! Où m'avez-vous jetté ?

CLITIDAS.

Serviteur, Seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais, vous plutôt, que faites-vous ici ? Et quelle secrete mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des Princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique & de danse, & qu'on a vu les rochers & les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu partout ; & il n'a garde d'être de ces visages disgraciés, qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princesses; & la mere & la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; & ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu, quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde ; &, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS.

Ouais, je ne sais d'où cela vient ; mais il sent ici l'amour ! Ce n'est pas moi. Ah, par ma foi, c'est vous !

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas !

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée ?

CLITIDAS.

Sur quoi? Vous feriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi-bien que notre Astrologue, dont la Princesse Aristione est entêtée; &, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par soi, é; r, i, ri, éri; p, h, i, phi, ériphi; l, e, le, Eriphile. Vous êtes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah, Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, & tu me frappes d'un coup de foudre!

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis savant.

SOSTRATE.

Hélas, si par quelque aventure tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce soit; & sur tout, de le tenir caché à la belle Princesse, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connoître depuis un temps la passion que vous voulez tenir secrete, pensez-vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumiere pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent; & le langage des yeux & des soupirs se fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs & mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que, par mille autres voies, elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoient la Grece; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre, soit si timide en amour, & que je le voie trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah, Clitidas, je tremble avec raison; & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes!

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis; & je sais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardiesse réussit toujours aux amans; il n'y a en amour que les honteux qui perdent; & je dirois ma passion à une Déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas, condamnent mes feux à un éternel silence!

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La basseſſe de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princeſſe, qui met entre elle & mes deſirs une diſtance ſi fâcheuſe, la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent ſoutenir les prétentions de leurs flammes ; de deux Princes qui, par mille & mille magnificences, ſe diſputent à tous momens la gloire de ſa conquête, & ſur l'amour de qui on attend tous les jours de voir ſon choix ſe déclarer ; mais plus que tout, Clitidas, le reſpect inviolable où ſes beaux yeux aſſujettiſſent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le reſpect bien ſouvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune Princeſſe a connu votre flamme, & n'y eſt pas inſenſible.

SOSTRATE.

Ah, ne t'aviſe point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un miſérable !

CLITIDAS.

Ma conjecture eſt fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de ſon époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous ſavez que je ſuis auprès d'elle en quelque eſpece de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter, je me ſuis acquis le privilege de me mêler à la converſation, & de parler à tort & à travers de toutes choſes. Quelquefois cela ne me réuſſit pas, mais quelquefois auſſi cela me réuſſit. Laiſſez-moi faire, je ſuis de vos amis, les gens de mérite me touchent ; & je veux prendre mon temps pour entretenir la Princeſſe de....

SOSTRATE.

Ah, de grace, quelque bonté que mon malheur t'inſpire, gardes-toi bien de lui rien dire de ma flamme ! J'aimerois mieux mourir que de pouvoir

être accusé par elle de la moindre témérité ; & ce profond respect où ses charmes divins....

CLITIDAS.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLEON, CLITIDAS.

ARISTIONE *à Iphicrate.*

PRince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sauroit voir ; & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand & de si majestueux, que le Ciel même ne sauroit aller au-delà, & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies ; & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable ; & certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour

qu'ont célébré tous les Poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des Jeux Pythiens que l'on y célebre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, & qu'il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guere de part à tout ce que je fais; &, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, si quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela ?

CLITIDAS.

Oui, Madame, mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage ?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, & d'œufs cassés ; & j'ai appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs cassés, & le poisson mort, signifient malencontre.

ANAXARQUE.

·emarque une chose, que Clitidas n'auroit rien ire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

:st qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n sauroit parler assez.

ANAXARQUE.

·us pourriez prendre d'autres matieres, puis- : je vous en ai prié.

CLITIDAS.

moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est is fort que tout ; &, s'il est écrit dans les as- :s que je sois enclin à parler de vous, comment ulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE.

/ec tout le respect, Madame, que je vous dois, y a une chose qui est fâcheuse dans votre Cour, .e tout le monde y prenne la liberté de parler, que le plus honnête homme y soit exposé aux illeries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

vous rends graces de l'honneur....

ARISTIONE *à Anaxarque.*

ue vous êtes fou de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

vec tout le respect que je dois à Madame, il y a ıe chose qui m'étonne dans l'Astrologie, que des :ns qui savent tous les secrets des Dieux, & qui ›ssedent des connoissances à se mettre au-dessus : tous les hommes, aient besoin de faire leur ›ur, & de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

ous devriez gagner un peu mieux votre argent à donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise; & le métier de plaisant n'est pas comme celui d'Astrologue. Bien mentir, & bien plaisanter, sont deux choses fort différentes; & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé, qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée; & je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai su obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincérement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flatter: j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la Princesse

ɔhile, & je m'y ſuis pris, que je crois, de tou-
es tendres manieres dont un amant ſe peut ſer-
Je lui ai fait des hommages ſoumis de tous mes
ıx; j'ai montré des aſſiduités; j'ai rendu des
ıs chaque jour; j'ai fait chanter ma paſſion aux
x les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en
s aux plumes les plus délicates; je me ſuis plaint
mon martyre en des termes paſſionnés; j'ai fait
à mes yeux, auſſi-bien qu'à m'a bouche, le
eſpoir de mon amour; j'ai pouſſé à ſes pieds
ſoupirs languiſſans, j'ai même répandu des lar-
s; mais tout cela inutilement; & je n'ai point
ınu qu'elle ait dans l'ame aucun reſſentiment
mon ardeur.

ARISTIONE.

vous, Prince?

IPHICRATE.

ır moi, Madame, connoiſſant ſon indifférence,
e peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui
d, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plain-
, ni ſoupirs, ni larmes. Je ſais qu'elle eſt toute
miſe à vos volontés, & que ce n'eſt que de vo-
main ſeule qu'elle voudra prendre un époux.
ıſi n'eſt-ce qu'à vous que je m'adreſſe pour l'ob-
ir; à vous, plutôt qu'à elle, que je rends tous
s ſoins & tous mes hommages. Et plût au Ciel,
dame, que vous euſſiez pu vous réſoudre à te-
ſa place; que vous euſſiez voulu jouir des con-
ːtes que vous lui faites, & recevoir pour vous
vœux que vous lui renvoyez.

ARISTIONE.

nce, le compliment eſt d'un amant adroit, &
ıs avez entendu dire qu'il falloit cajoler les me-
pour obtenir les filles; mais ici, par malheur,
ıt cela devient inutile, & je me ſuis engagée à
ſer le choix tout entier à l'inclination de ma
e.

IPHICRATE.

ıelque pouvoir que vous lui donniez pour ce

choix, ce n'eſt point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princeſſe Eriphile, que parce qu'elle eſt votre ſang ; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, & c'eſt vous que j'adore en-elle.

ARISTIONE.

Voilà qui eſt fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes, que je....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous ſavez que ce ſont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je ſouffre qu'on me loue de ma ſincérité. Qu'on diſe que je ſuis une bonne Princeſſe ; que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'eſtime pour le mérite & la vertu : je puis tâter de tout cela; mais pour les douceurs de charmes & d'attraits, je ſuis bien-aiſe qu'on ne m'en ſerve point : &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque ſcrupule d'en goûter la louange, quand on eſt mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah, Madame, c'eſt vous qui voulez être mere, malgré tout le monde; il n'eſt point d'yeux qui ne s'y oppoſent; &, ſi vous le vouliez, la Princeſſe Eriphile ne ſeroit que votre ſœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plupart des femmes; je veux être mere, parce que je le ſuis ; & ce ſeroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puiſque, de mon conſentement, je me ſuis expoſée à le recevoir. C'eſt un foible de notre ſexe, dont, graces au Ciel, je ſuis exempte ; & je ne m'embarraſſe point de ces grandes diſputes d'âge, ſur quoi nous voyons tant

folles. Revenons à notre discours. Est-il possi-
: que jusques ici vous n'ayez pu connoître où
nche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

: sont obscurités pour moi.

TIMOCLES.

est pour moi un mystere impénétrable.

ARISTIONE.

pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à
us & à moi. Servons nous de quelqu'autre pour
couvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez
ma part cette commission, & rendez cet office à
; Princes, de savoir adroitement de ma fille, vers
i des deux ses sentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

adame, vous avez cent personnes dans votre
our, sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur
un tel emploi; & je me sens mal propre à bien
écuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE.

otre mérite, Sostrate, n'est point borné aux
uls emplois de la guerre. Vous avez de l'esprit,
la conduite, de l'adresse, & ma fille fait cas
: vous.

SOSTRATE.

uelqu'autre mieux que moi, Madame...

ARISTIONE.

on, non. En vain, vous vous en défendez.

SOSTRATE.

uisque vous le voulez, Madame, il vous faut
oéir; mais je vous jure que, dans toute votre
our, vous ne pouviez choisir personne qui ne
t en état de s'acquitter beaucoup mieux que
oi d'une telle commission.

ARISTIONE.

'est trop de modestie, & vous vous acquitterez tou-
urs bien de toutes les choses dont on vous char-

gera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, & faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous temoigne.

TIMOCLES *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; & vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

PHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Litidas se ressouvient bien qu'il est de mes is, je lui recommande toujours de prendre mes érêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon 'al.

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*

issez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de à vous, & c'est un Prince bien bâti pour vous disputer.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

reconnoîtrai ce service.

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

On rival fait sa cour à Clitidas; mais Cliti- sait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre , les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

ırément; & il se moque de croire l'emporter vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit rveux de Prince.

TIMOCLES.

'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS *seul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse; prenons mon tems pour l'aborder.

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah, qu'aux personnes comme nous, qui sommes toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est par fois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il est doux de s'entretenir avec ses pensées! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choses; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot; & il y a des gens dans votre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement; car, graces au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes; vous êtes la grande protectrice

ı mérite incommodé; & tout ce qu'il y a de ver-
ıeux indigens au monde, va débarquer chez
ous.

CLEONICE.

vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il
: faut que les laisser là.

ERIPHILE.

on, non, voyons-les, faites-les venir.

CLEONICE.

ais peut-être, Madame, que leur danse sera mé-
ıante.

ERIPHILE.

échante, ou non, il la faut voir. Ce ne seroit
ec vous que reculer la chose, & il vaut mieux
être quitte.

CLEONICE.

: ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire,
e autre fois....

ERIPHILE.

int de préambule, Cléonice. Qu'ils dansent.

Fin du premier Acte.

II. INTERMEDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Trois Pantomimes dansent devant Eriphile.

Fin du second Intermede.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

VOilà qui eſt admirable. Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux danſer qu'ils danſent, & je ſuis bien-aiſe de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je ſuis bien-aiſe que vous ayez vu que je n'ai pas ſi méchant goût que vous avez penſé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guere à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laiſſe ici.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE *allant au-devant de Clitidas.*

JE vous avertis, Clitidas, que la Princeſſe veut être ſeule.

CLITIDAS.

Laiſſez-moi faire, je ſuis homme qui ſais ma cour.

SCENE

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *en chantant.*
LA, la, la, la.
(*faisant l'étonné en voyant Eriphile.*)
Ah!

ERIPHILE *à Clitidas qui feint de vouloir s'éloigner.*
Clitidas.

CLITIDAS.
Je ne vous avois pas vue là, Madame.

ERIPHILE.
Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.
De laisser la Princesse votre mere, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.
Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.
Assurément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.
Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.
Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ERIPHILE.
D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.
Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de

prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre; mais après je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point de manieres bruyantes, & des tons de voix assommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode; & quelques beaux vers que nos Poëtes lui aient récités, je ne lui ai jamais oui dire, voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homere. Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; & si j'étois Princesse, il ne seroit point malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite assurément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a démandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui di-

ſoient plus qu'il ne vouloit. Enfin à force de le tourner de tous côtés, & de le preſſer ſur la cauſe de cette profonde mélancolie dont toute la Cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux ! Quelle témérité eſt la ſienne? C'eſt un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! Et de plus, avoir l'audace de le dire.

CLITIDAS.

Ce n'eſt pas vous, Madame, dont il eſt amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'eſt pas de moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame ; il vous reſpecte trop pour cela, & eſt trop ſage pour y penſer.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arſinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de ſon amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperdument, & vous conjure d'honorer ſa flamme de votre protection,

ERIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la choſe ne vous

plaît pas. Votre colere m'a obligé à prendre ce détour ; & pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voie jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; & bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prieres qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler, & c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me

plaire; & s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais & ma présence & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame.....

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame. Il ne faut pas être Courtisan indiscret.

SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'Ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, & j'ai reçu de la Princesse votre mere une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princesse ma mere montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable sans doute, & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie.

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; & si la Princesse avoit

voulu recevoir mes excuſes, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cauſe, Soſtrate, vous obligeoit à le refuſer?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous eſtime pas aſſez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumieres que vous pourrez deſirer de moi ſur le ſujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne deſire rien pour moi là-deſſus, Madame, & je ne vous demande que ce que vous croiriez devoir donner aux ordres qui m'amenent.

ERIPHILE.

Juſqu'ici je me ſuis défendue de m'expliquer, & la Princeſſe ma mere a eu la bonté de ſouffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je ſerai bien aiſe de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque choſe pour l'amour de vous; & ſi vous m'en preſſez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis ſi long-tems.

SOSTRATE.

C'eſt une choſe, Madame, dont vous ne ſerez point importunée par moi, & je ne ſaurois me réſoudre à preſſer une Princeſſe qui ſait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'eſt ce que la Princeſſe ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit auſſi que je m'acquitterois mal de cette commiſſion?

ERIPHILE.

Or çà, Soſtrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans, & je penſe qu'il ne doit y avoir guere de choſes qui échappent aux vôtres. N'ont-

ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumieres du penchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse?

SOSTRATE.

Ah, Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose!

ERIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous: les Dieux seuls y pourront prétendre, & vous ne souffrirez des hommes que l'encens & les sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

MAdame, voilà la Princeſſe qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas, petit garçon, que tu es venu à propos!

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

ON vous a demandé, ma fille; & il y a des gens que votre abſence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je penſe, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, & on ne s'inquiete pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertiſſemens les uns aux autres, que toutes nos heures ſont retenues; & nous n'avons aucun moment à perdre, ſi nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu eſt le plus beau du monde, prenons vîte nos places.

Fin du ſecond Acte.

III. INTERMEDE.

Le Théatre représente un bois consacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande Princesse, avec tous vos appas;
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre désert vous présente;
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la Cour,
On ne sent ici que l'amour.
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour;
Et de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Hélas, petits oiseaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.



SCENE II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

Hé quoi, toujours languissant, sombre & triste?

MENANDRE.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennui qui te possede.

TIRCIS.

Hé le moyen, hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal est trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remede.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à la mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah, Tircis!

TIRCIS.

Ah, Bergers!

LICASTE & MENANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut ſecourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'eſt trop, c'eſt trop céder.

TIRCIS.

C'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foibleſſe !

TIRCIS.

Quel martyre !

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'eſt point de Bergere
Si froide & ſi ſévere,
Dont la preſſante ardeur
D'un cœur qui perſévere,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il eſt dans les affaires
Des amoureux myſteres,
Certains petits momens
Qui changent les plus fieres,
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ſes pas.
Gardons d'être vu d'elle ;
L'ingrate, hélas,
N'y viendroit pas.

SCENE III.

CALISTE *seule.*

AH que, sur notre cœur,
La sévere loi de l'honneur
Prend un cruel empire.
Je ne fais voir que rigueur pour Tircis,
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puisque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits si doux, nous force à nous armer?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas, que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre sans contrainte;
Et de pouvoir suivre, sans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Hélas, petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte;
Et de pouvoir suivre, sans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!

Mais le sommeil, sur ma paupiere,
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur;
Donnons-nous à lui toute entiere.
Nous n'avons point de loi sévere
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.
(*Elle s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE IV.

CALISTE *endormie*, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,
Portons ſans bruit nos pas;
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiſeaux,
Vents, n'agitez nulle choſe;
Coulez doucement, ruiſſeaux,
C'eſt Caliſte qui repoſe.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en ſe réveillant, à Tircis.*

Ah, quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on ſuive, hélas!
Que ce qu'on aime.

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergere,
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misere.
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soupirer;
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah, Tircis, ôtez-vous! J'ai peur que dans ce jour;
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE & MENANDRE *ensemble.*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre,
Bergere, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne:
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliste! Ah, je suis hors de moi!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O sort digne d'envie!



SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

1. SATYRE *à Caliste.*

Quoi ! Tu me fuis, ingrate; & je te vois ici
De ce Berger à moi faire une préférence ?

2. SATYRE.

Quoi! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence;
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'est adouci ?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi;
Prenez tous deux patience.

1. SATYRE.

Aux amans qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il desire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites;
Mêlez vos pas à nos sons;
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Faunes & des Dryades.

SCENE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie;
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la Couronne,
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour:
Et moi, je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place!

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah, plus que jamais aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens si doux!

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danſes, tandis que trois petites Dryades & trois petits Faunes ſont paroître dans l'enfoncement du Théatre tout ce qui ſe paſſe ſur le devant. Ces danſes ſont entremélées des chanſons des Bergers.

CHŒUR DE BERGERS & DE BERGERES.

Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Des grandeurs, qui voudra ſe ſoucie ;
Tous ces honneurs, dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui ſont trop cuiſans.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innocens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie,
Deux cœurs unis de leur ſort ſont contens ;
Cette ardeur de plaiſirs ſuivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouiſſons, jouiſſons des plaiſirs innoncens
Dont les feux de l'Amour ſavent charmer nos ſens.

Fin du troiſieme Intermede.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

LEs mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier, voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe ce qu'on a jamais vu.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate

d'apprendre doucement de vous les ſentimens de votre cœur ; & je ne ſais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commiſſion.

ERIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me ſemble que je ne puis aſſez reculer ce choix dont on me preſſe, & que je ne ſaurois le faire ſans mériter quelque blâme. Je me ſens également obligée à l'amour, aux empreſſemens, aux ſervices de ces deux Princes ; & je trouve une eſpece d'injuſtice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de ſon rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuſer tous deux.

ARISTIONE.

Ce ſcrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter ; & ces Princes tous deux ſe ſont ſoumis, il y a longtems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, eſt fort ſujette à ſe tromper ; & des yeux déſintéreſſés ſont beaucoup plus capables de faire un juſte choix.

ARISTIONE.

Vous ſavez que je ſuis engagée de parole à ne rien prononcer là-deſſus ; &, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point ſe tromper, & faire un choix qui ſoit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon ſcrupule, agréez, Madame, un moyen que j'oſe propoſer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille ?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur ; souffrez que je le prennne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire ; &, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne me permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes Souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout son bonheur ?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'hymen de la Princesse, ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau ; &, si cela étoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connoître, Seigneur ; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumieres que le Ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jetter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, & j'espere vous faire voir tantôt ce que l'a-

venir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-ton balancer encore? La gloire & les prospérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer? & celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entiérement; & je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis; & le Ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais? & ces prospérités & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame; les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un; & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il eſt impoſſible que je les épouſe tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non-ſeulement ce qui doit arriver, mais auſſi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon Aſtrologue embarraſſé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue diſcuſſion des principes de l'Aſtrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'Aſtrologie. L'Aſtrologie eſt une belle choſe, & le Seigneur Anaxarque eſt un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'Aſtrologie eſt une choſe inconteſtable; & il n'y a perſonne qui puiſſe diſputer contre la certitude de ſes prédictions.

CLITIDAS.

Aſſurément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes; mais pour ce qui eſt de l'Aſtrologie, il n'y a rien de plus ſûr & de plus conſtant, que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vrai.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter, ſur cette matiere, les incidens célebres dont les hiſtoires nous font foi?

CLI-

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé!

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences, qu'on nomme curieuſes ; & il y en a de ſi matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel, ſur des métaux, des impreſſions de bonheur, commander aux démons, ſe faire des Armées inviſibles & des Soldats invulnérables : tout cela eſt charmant, ſans doute ; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre, & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raiſons de ſympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, ſont ſi ſubtiles & délicates, qu'elles échappent à mon ſens matériel ; &, ſans parler du reſte, jamais il n'a été en ma puiſſance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel juſqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correſpondance peut-il y avoir entre nous & des globes éloignés de notre terre d'une diſtance ſi effroyable ? Et d'où cette belle ſcience, enfin, peut-elle être venue aux hommes ? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'obſervation

de ce grand nombre d'aſtres, qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même diſpoſition ?

ANAXARQUE.

Il ne ſera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous ſerez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Soſtrate.*

Il vous fera une diſcuſſion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Soſtrate.*

Si vous ne comprenez pas les choſes, au moins les pouvez-vous croire, ſur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon ſens eſt ſi groſſier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux auſſi ſont ſi malheureux qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, & des choſes tout à fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi auſſi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire ; & il faut que vos yeux ſoient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la Princeſſe croit à l'Aſtrologie; & il me ſemble qu'on y peut bien croire après elle. Eſt-ce que Madame, Soſtrate, n'a pas de l'eſprit & du ſens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la queſtion eſt un peu violente. L'eſprit de la Princeſſe n'eſt pas une regle pour le mien; & ſon intelligence peut l'élever à des lumieres, où mon ſens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses, auxquelles je ne donne guere plus de créance que vous. Mais, pour l'Astrologie, on m'a dit & fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, & qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

Fin du troisieme Acte.

IV. INTERMEDE.

Le Théatre représente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit Statues portant chacune deux flambeaux, font une danse variée de plusieurs figures & de plusieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatrieme Intermede.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination secrete que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, & fermer l'oreille en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent Princesses, en ma place, écouteroient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne Mere; & que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même, pour imposer silence à cette passion, & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, sans ſcrupule, m'ouvrir vos ſentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang ſi conſidérable, que je l'égale à tout; &, ſi vous m'avouez franchement les choſes, vous me verrez ſouſcrire ſans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis aſſez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve ſur le ſujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'eſt de ne point preſſer un mariage où je ne me ſens pas encore bien réſolue.

ARISTIONE.

Juſqu'ici je vous ai laiſſée aſſez la maîtreſſe de tout; & l'impatience des Princes vos Amans..... Mais quel bruit eſt-ce que j'entends? Ah, ma fille, quel ſpectacle s'offre à nos yeux? Quelque Divinité deſcend ici? & c'eſt la Déeſſe Venus qui ſemble nous vouloir parler.

SCENE II.

VENUS *accompagnée de quatre petits Amours dans une machine*, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS *à Ariſtione.*

Princeſſe, dans tes ſoins brille un zele exemplaire,
Qui, par les immortels, doit être couronné;
Et, pour te voir un gendre illuſtre & fortuné;

Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours ;
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner ; & vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier Temple les assurer de notre obéissance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

VOilà la Princesse qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler.

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, & qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ou-

verture, le ſtratagême a réuſſi. Notre Venus a fait des merveilles, & l'admirable ingénieur qui s'eſt employé à cet artifice, a ſi bien diſpoſé tout, a coupé avec tant d'adreſſe le plancher de cette grotte, ſi bien caché ſes fils-de-fer & tous ſes reſſorts, ſi bien ajuſté ſes lumieres, & habillé ſes perſonnages, qu'il y a peu de gens qui n'y euſſent été trompés; &, comme la Princeſſe Ariſtione eſt fort ſuperſtitieuſe, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prépare cette machine; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins; dreſſez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon aſſiſtance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les préſens du Prince Iphicrate, & les promeſſes qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup ſur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainſi ce ſera lui qui recevra les effets favorables de tous les reſſorts que je fais jouer; & comme ſon ambition me devra autre choſe, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans ſon erreur l'eſprit de la Princeſſe, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Venus avec les prédictions des figures céleſtes que je lui dis que j'ai jettées. Va-t-en tenir la main au reſte de l'ouvrage, préparer nos ſix hommes à ſe bien cacher dans leur barque derriere le rocher, à poſément attendre le tems que la Princeſſe Ariſtione vient tous les ſoirs ſe promener ſeule ſur le rivage, à ſe jetter bien à propos ſur elle, ainſi que des corſaires; & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce ſecours, qui, ſur les paroles du Ciel, doit mettre entre ſes mains la Princeſſe Eriphile. Ce Prince eſt averti par moi; &, ſur la foi de ma prédiction, il doit ſe

tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais ſortons de cette grotte: je te dirai, en marchant, toutes les choſes qu'il faut bien obſerver. Voilà la Princeſſe Eriphile, évitons ſa rencontre.

SCENE V.

ERIPHILE *ſeule.*

HÉlas, quelle eſt ma deſtinée! Et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les ſoins qu'ils veulent prendre de moi?

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me ſuivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; & qu'on nous laiſſe ſeuls un moment.

SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

SOſtrate, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame?

ERI-

ERIPHILE.

Laissons cela, Sostrate. Je le sais, je l'approuve, & vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse; & que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentimens de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que dans mon cœur, je ne préfere les vertus qui sont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prieres n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serois jamais résolue; & j'ai cru faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princesse ma mere ont accordés à mes desirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis; & il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cette hyménée; & que, si j'avois pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah, Madame, c'en est trop pour un malheureux! Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse; & cette pitié glorieuse vaut des sceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire; dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah, Madame, si votre repos!...

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse, & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCENE VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

MAdame, je vous vois l'esprit tout chagrin; vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oui, Cleonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

Fin du quatrieme Acte.

V. INTERMEDE.

ENTRÉE DE BALLET.

QUatre Pantomimes ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquiétudes de la Princesse.

Fin du cinquieme Intermede.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas ? Où m'aviserai-je d'aller ? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Eriphile ? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah, la voilà ! Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laissez-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie !

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux ; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, holà, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire ?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a par fois des empressemens de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas ; & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel !

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer ?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, Madame ?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Q'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie ?

ERIPHILE.

Ah, parle promptement !

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mere passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux, ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées; lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui; mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité, & de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal à propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier mal moriginé, s'est impertinemment détourné contre nous; nous étions là deux ou trois misérables, qui avons pâli de frayeur; chacun gagnoit son arbre, & la Princesse, sans défense, demeuroit exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Acheve promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vrai que j'achèverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'est que retournant sur la place,

nous avons vu le sanglier mort, tout veautré dans son sang; & la Princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez entendu; & je me suis hâté de vous en venir, avant tout, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah, Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable!

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE. ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous savez déja tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plutôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guere tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur celui à qui je dois la vie? & refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel, n'est-ce point ici quelque songe tout plein de

gloire, dont les Dieux me veulent flatter? & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un & l'autre Prince, par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis longtems, & qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusques là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçu quelques blessures, dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

PRinces, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; & si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un & l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, où l'inclination de ma fille ?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate & moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à vous deux, où vous ne soyez préparés ? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de son rival ?

IPHICRATE.

Oui, Madame il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal ; & votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs ; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable ; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grece ; & que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

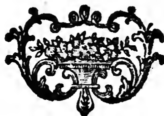
TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtems la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

Fin du cinquième Acte.



VI. INTERMEDE.

FÊTES DES JEUX PYTHIENS.

Le Théatre repréſente une grande Salle en maniere d'Amphitéatre, avec une grande arcade dans le fond, au-deſſus de laquelle eſt une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un Autel pour le ſacrifice. Six Miniſtres du ſacrifice, habillés comme s'ils étoient preſque nuds, portant chacun une hache ſur l'épaule, entrent par le portique au ſon des violons. Ils ſont ſuivis de deux Sacrificateurs & de la Prêtreſſe.

SCENE PREMIERE.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHŒUR DE PEUPLES.

LA PRESTRESSE.

Chantez, Peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous ſervons les brillantes merveilles;
Parcourez la terre & les cieux;
Vous ne ſauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

I. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas;
Il n'eſt rien qui réſiſte.

2. SACRIFICATEUR.

Il n'eſt rien ici-bas,
Qui par ſes bienfaits ne ſubſiſte.

LA PRESTRESSE.

Toute la terre eſt triſte,
Quand on ne le voit pas.

CHŒUR.

Pouſſons à ſa mémoire
Des concerts ſi touchans,
Que, du haut de ſa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les ſix Miniſtres du ſacrifice portant des haches, ſont entre eux une danſe ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces ; après quoi ils ſe retirent aux deux côtés du Théatre.

SCENE II.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHŒUR DE PEUPLES.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Six Voltigeurs ſont paroître, en cadence, leur adreſſe ſur des chevaux de bois, qui ſont apportés par des Eſclaves.

SCENE III.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHŒUR DE PEUPLES.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Conducteurs d'Esclaves amenent en cadence huit Esclaves, qui danſent pour marquer la joie qu'ils ont d'avoir recouvré leur liberté.

SCENE IV.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque*, CHŒUR DE PEUPLES.

IV. ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Grecque avec des timbres, ſont enſemble une maniere de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque*, UN HÉRAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHŒUR DE PEUPLES.

La tribune s'ouvre. Un Hérault; six Trompettes & un Timballier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venue d'Apollon.

CHŒUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque*, UN HÉRAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHŒUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, & un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale en maniere de trophée.

CHŒUR.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même?

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six Ministres du sacrifice qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse héroïque.

VI. & derniere ENTRÉE DE BALLET.

Les six Ministres du sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre femmes armés à la Grecque, se joignent en diverses manieres à la danse d'Apollon & de ses suivans, tandis que la Prêtresse, le Sacrificateur, & le chœur de Peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timballes & des trompettes.

Vers pour LE ROI, *représentant Apollon.*

Je suis la source des clartés ;
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectés,
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le desir de me voir
Posséder la nature entiere ;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumiere.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses
Les terres, où de mes regards,
J'arrête les douces caresses.

Pour Monsieur LE GRAND, *Suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du Soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut ;
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *Suivant d'Apollon.*

De notre Maître incomparable
Vous me voyez inséparable ;
Et le zele puissant qui m'attache à ses vœux,
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, *Suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive par-tout ses pas.

FIN.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT chanté & danſé dans les Intermedes des Amans Magnifiques, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le Sieur Eſtival.*

Tritons chantans, *les Sieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deſchamps, Morel, & deux Pages de la muſique de la Chapelle.*

Fleuves chantans, *les Sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Scrignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.*

Amours chantans, *quatre Pages de la muſique de la Chambre.*

Pêcheurs de corail danſans, *les Sieurs Jouan, Chicanneau, Peſan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Leſtang.*

Neptune, *LE ROI.*

Dieux marins, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroi, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

DANS LE II. INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint-André & Favier.*

DANS LE III. INTERMEDE.

La Nymphe de la Vallée de Tempé, *Mademoiſelle des Fronteaux.*

Tircis, *le Sieur Gaye.*

Caliſte, *Mademoiſelle Hilaire.*

Licaſte, *le Sieur Langeais.*

Ménandre, *le Sieur Fernon le cadet.*

Deux Satyres, *les Sieurs Eſtival & Morel.*

Dryades danſantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Iſaac.*

Faunes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint-André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.*

Philinte, *le Sieur Blondel.*

Climene, *Mademoiſelle de Saint-Chriſtophe.*

Petites Dryades dansantes, *les Sieurs Bouillard, Vignard & Thibauld.*

Petits Faunes dansans, *les Sieurs la Montagne, Daluseau & Foignard.*

DANS LE IV. INTERMEDE.

Statues dansantes, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

DANS LE V. INTERMEDE.

Pantomimes dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny.*

DANS LE VI. INTERMEDE.

FESTE DES JEUX PYTHIENS.

La Prêtresse, *Mademoiselle Hilaire.*

Premier Sacrificateur, *le Sieur Gaye.*

Second Sacrificateur, *le Sieur Langeais.*

Ministres du Sacrifice portant des haches, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.*

Voltigeurs, *les Sieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet.*

Conducteurs d'esclaves, dansans, *les Sieurs le Prêtre, Jouan, Pesan l'aîné, & Joubert.*

Esclaves dansans, *les Sieurs Paysan, la Vallée, Pesan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard & Charpentier.*

Hommes armés à la Grecque, dansans, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu & Desgranges.*

Femmes armées à la Grecque, dansantes, *les Sieurs la Montagne, Lestang, Favier le cadet, & Arnald.*

Un Hérault, *le Sieur Rebel.*

Trompettes, *les Sieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet & Ferrier.*

Timballier, *le Sieur Diacre.*

Apollon, *LE ROI.*

Suivans d'Apollon, dansans, *Monsieur le Grand, le Marquis de Villeroi, le Marquis de Rassent, les Sieurs Beauchamp, Raynal & Favier.*

Chœurs de Peuples chantans, *les Sieurs....*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

Monsieur JOURDAIN, Bourgeois.
Madame JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
CLEONTE, Amant de Lucile.
DORIMENE, Marquise.
DORANTE, Comte, Amant de Dorimene.
NICOLE, Servante de Monsieur Jourdain.
COVIELLE, Valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.
UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE II. ACTE.
GARÇONS TAILLEURS dansans.

DANS LE III. ACTE.
CUISINIERS dansans.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS assistans du Mufti, chantans.
DERVIS chantans.
TURCS dansans.

DANS LE V. ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES dansant.
IMPORTUNS dansans.
TROUPES DE SPECTATEURS chantans.
1. HOMME du bel air.
2. HOMME du bel air.
1. FEMME du bel air.
2. FEMME du bel air.
1. GASCON.
2. GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.
ESPAGNOLS chantans.
ESPAGNOLS dansans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS chantans & dansans.
POITEVINS & POITEVINES dansans.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Monsieur Jourdain.





LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.



LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ÉLEVE *du Maître de Musique, composant sur une table qui est au milieu du Théatre*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

VEnez, entrez dans cette salle, & vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER *aux Danseurs.*
Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE *à son Eleve.*

Eſt-ce fait ?

L'ÉLEVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui eſt bien.

LE MAITRE A DANSER.

Eſt-ce quelque choſe de nouveau ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'eſt un air pour une ſérénade, que je lui ai fait compoſer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'eſt ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guere.

LE MAITRE A DANSER.

Vos occupations, à vous & à moi, ne ſont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous eſt une douce rente que ce Monſieur Jourdain, avec les viſions de Nobleſſe & de galanterie qu'il eſt allé ſe mettre en tête. Et votre danſe & ma muſique auroient à ſouhaiter que tout le monde lui reſſemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entiérement, & je voudrois pour lui qu'il s'y connût mieux qu'il ne fait aux choſes que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il eſt vrai qu'il les connoît mal, mais il les paie bien ; & c'eſt dequoi maintenant nos Arts ont plus beſoin que de toute autre choſe.

LE

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux Arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un Art; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, &, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paie mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide; & la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumieres sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contresens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées; & ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Aſſurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur ; & je voudrois qu'avec ſon bien, il eût encore quelque bon goût des choſes.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois auſſi ; & c'eſt à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde ; & il paiera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN *en robe de chambre & en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLEVE *du Maître de Muſique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Hé bien, Meſſieurs? Qu'eſt-ce? Me ferez-vous votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Quelle petite drolerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là.... Comment appellez-vous cela ? Votre Prologue ou Dialogue de chanſons & de danſe.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'eſt que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; & mon Tailleur m'a envoyé des bas de ſoie que j'ai penſé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne ſommes ici que pour attendre votre loiſir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puiſſiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds juſqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me ſuis fait faire cette indienne-ci.

LE MAITRE A DANSER.

Elle eſt fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur ?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendiez bien.
(Au Maître de musique & au Maître à danser.)
Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant sa robe, & faisant voir son haut-de-chausse étroit de velours rouge, & sa camisole de velours verd.*

Voici encore un petit deshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre Laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN *ôtant sa robe-de-chambre.*

Tenez ma robe.
(Au Maître de musique & au Maître à danser.)
Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son Eleve.*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes Ecoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas faire faire cela par un Ecolier; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'Ecolier vous abuse. Ces sortes d'Ecoliers en savent autant que les plus grands Maîtres; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. JOURDAIN *à ses Laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la-moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit & jour, & mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas, que pourriez vous faire à vos ennemis!

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort; je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque tems. Attendez... là... Comment eſt-ce qu'il dit ?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne ſais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah ! (*Il chante.*)

JE croyois Janneton
Auſſi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas, hélas !
Elle eſt cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'eſt le tigre aux bois.

N'eſt-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'eſt ſans avoir appris la Muſique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monſieur, comme vous faites la Danſe. Ce ſont deux Arts qui ont une étroite liaiſon enſemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'eſprit d'un homme aux belles choſes.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité apprennent auſſi la Muſique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne ſais quel tems je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'Armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philoſophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La Philoſophie eſt quelque choſe ; mais la Muſique, Monſieur, la Muſique...

LE MAITRE A DANSER.

La Muſique & la Danſe... La Muſique & la Danſe, c'eſt là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui ſoit ſi utile dans un Etat que la Muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui ſoit ſi néceſſaire aux hommes que la Danſe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la Muſique, un Etat ne peut ſubſiſter.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la Danſe, un homme ne ſauroit rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les déſordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la Muſique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funeſtes dont les hiſtoires ſont remplies, les bévues des Politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'eſt venu que faute de ſavoir danſer.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les hommes apprenoient la Muſique, ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le monde la paix univerſelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raiſon.

LE MAITRE A DANSER.

Lorſqu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une Armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre choſe que de ne ſavoir pas danſer ?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vrai, & vous avez raiſon tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'eſt pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la Danſe & de la Muſique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déja dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

Allons, avancez.

(*à M. Jourdain.*)

Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en Bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des Bergers? On ne voit que cela par-tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en Musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout tems affecté aux Bergers; & il n'est guere naturel, en dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;

Mais quoi qu'on puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſi doux que notre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'eſt rien de ſi doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux ſans amoureux deſirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaiſirs.

2. MUSICIEN.

Il ſeroit doux d'entrer ſour l'amoureüſe loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas, ô rigueur cruelle!
On ne voit point de Bergere fidelle;
Et ce ſexe trompeur, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.

Aimable ardeur.

LA MUSICIENNE.

Franchiſe heureüſe!

2. MUSICIEN.

Sexe trompeur!

1. MUSICIEN.

Que tu m'es précieuſe!

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

2. MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

1. MUSICIEN,

Ah, quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidelle.

2. MUSICIEN.

Hélas, où la rencontrer?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.

Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

2. MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah, qu'il est doux d'aimer
Quand deux cœurs sont fideles!

M. JOURDAIN.

Est-ce tout?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé; & il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens & des plus belles attitudes dont une Danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers?

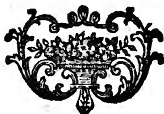
LE MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. (*aux Danseurs.* Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre Danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

Voilà qui n'eſt point ſot, & ces gens-là ſe trémouſſent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorſque la Danſe ſera mêlée avec la Muſique, cela ſera plus d'effet encore; & vous verrez quelque choſe de galant dans le petit ballet que nous avons ajuſté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'eſt pour tantôt au moins; & la perſonne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout eſt prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reſte, Monſieur, ce n'eſt pas aſſez; il faut qu'une perſonne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choſes, ait un Concert de Muſique chez ſoi tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

M. JOURDAIN.

Eſt-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, Monſieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela eſt-il beau ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un deſſus; une haute-contre, & une baſſe, qui feront accompagnées d'une baſſe de viole, d'un théorbe, & d'un claveſſin pour les baſſes-continues, avec deux deſſus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre auſſi une trompette marine. La trompette marine eſt un inſtrument qui me plaît & qui eſt harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laiſſez-nous gouverner les choſes.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Muſiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, ſur-tout, que le Ballet ſoit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en ſerez content; &, entre autres choſes, de certains Menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah, les Menuets ſont ma Danſe, & je veux que vous me le voyiez danſer. Allons, mon Maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, Monſieur, s'il vous plaît.

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de ſon Laquais, & le met par-deſſus ſon bonnet de nuit. Son Maître lui prend les mains & le fait danſer ſur un air de Menuet qu'il chante.*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la. En
cadence, s'il vous plaît. La,
Là, la, la, la. La jam-
be droite, la, la, la.
Ne remuez pas tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras sont estropiés.
La, la, la, la, la. Haussez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors.
La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une Marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui Une Marquise qui s'appelle Dorimene.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect; il faut faire d'abord une révérence en arriere, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la derniere vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. (*Après que le Maître à Danser a fait les trois révérences.*) Bon.

SCENE II.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre Maître d'Armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon.
(*au Maître de Musique, & au Maître à danser.*)
Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE III.

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE, D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du Laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain.*

Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit, un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes

bes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arriere. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiere, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arriere. En garde, Monsieur, en garde.

(*Le Maître d'Armes lui pousse deux où trois bottes, en lui disant, en garde.*)

M. JOURDAIN.

Hé ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déja dit ; tout le secret des Armes ne consiste qu'en deux choses, à donner & à ne point recevoir ; &, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, & de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat; & combien la ſcience des Armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la Danſe, la Muſique, la...

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, Monſieur le Tireur d'Armes. Ne parlez de la Danſe qu'avec reſpect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la Muſique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron.

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danſer, je vous ferois danſer comme il faut. Et vous, mon petit Muſicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

LE MAITRE A DANSER.

Monſieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN *au Maître à danſer.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui ſait tuer un homme par raiſon démonſtrative ?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de ſa raiſon démonſtrative, & de ſa tierce & de ſa quarte.

M. JOURDAIN *au Maître à danſer.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au Maître à danser.*

Comment, petit impertinent ?

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître d'Armes.

LE MAITRE A DANSER *au Maître d'Armes.*

Comment, grand cheval de carrosse ?

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous....

M. JOURDAIN *au Maître d'Armes.*

Doucement.

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main.....

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout beau.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air....

M. JOURDAIN *au Maître d'Armes.*

De grace.

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une maniere....

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au Maître de Musique.*

Mon Dieu, arrêtez-vous !

SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

HOlà, Monfieur le Philofophe, vous arrivez tout à propos avec votre Philofophie. Venez un peu mettre la paix entre ces perfonnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'eft-ce donc? Qu'y a-t-il, Meffieurs?

M. JOURDAIN.

Ils fe font mis en colere pour la préférence de leurs profeffions, jufqu'à fe dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Meffieurs, faut-il s'emporter de la forte? Et n'avez-vous point lu le docte Traité que Séneque a compofé de la colere? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette paffion, qui fait d'un homme une bête féroce? & la raifon ne doit-elle pas être maîtreffe de tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, Monfieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en méprifant la Danfe que j'exerce, & la Mufique dont il fait profeffion.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme fage eft au-deffus de toutes les injures,

qu'on lui peut dire ; & la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération & la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent disputer entre eux ; & ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse & la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la Danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la Musique en est une que tous les siecles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des Armes est la plus belle & la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la Philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance, & de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, & qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur & de baladin.

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, Philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, belître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes ?....

(*Le Philosophe se jette sur eux, & tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, insolens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE D'ARMES.

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté ?

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Frippons, gueux, traîtres, imposteurs.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe.

(Ils ſortent en ſe battant.

SCENE V.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

OH! Battez-vous tant qu'il vous plaîra, je n'y ſaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous ſéparer. Je ſerois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant ſon collet.*

VEnons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah, Monſieur, je ſuis fâché des coups qu'ils vous ont donnés!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'eſt rien. Un Philoſophe ſait recevoir comme il faut les choſes; & je vais compoſer contre eux une ſatyre du ſtyle de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laiſſons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable ; *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous savez le Latin, sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce Latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh, oui. Je sais lire & écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette Logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde & la troisieme. La premiere, est de bien concevoir, par le moyen des univer-

ſeaux. La ſeconde, de bien juger par le moyen des catégories. Et la troiſieme, de bien tirer une conſéquence par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui ſont trop rébarbatifs. Cette Logique-là ne me revient point. Apprenons autre choſe qui ſoit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la Morale ?

M. JOURDAIN.

La Morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle dit cette Morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enſeigne aux hommes à modérer leurs paſſions, &c....

M. JOURDAIN.

Non. Laiſſons cela. Je ſuis bilieux comme tous les diables, & il n'y a Morale qui tienne ; je me veux mettre en colere tout mon ſoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Eſt-ce la Phyſique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce qu'elle chante cette Phyſique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La Phyſique eſt celle qui explique les principes des choſes naturelles, & les propriétés du corps ; qui diſcourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux ; & nous enſeigne les cauſes de tous les mé-

téores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les cometes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'Orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'Almanach, pour savoir quand il y a de la Lune, & quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matiere en Philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en Voyelles, ainsi dites Voyelles, parce qu'elles expriment les voix, & en Consonnes, ainsi appellées Consonnes, parce qu'elles sonnent avec les Voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq Voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah, que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les mâchoires, & rapprochant les levres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O. I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah, la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, & allongeant les deux levres en dehors, les rapprochant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout à fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme si vous faisiez

moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah, que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les Consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La Consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut, D A.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah, les belles choses! Les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en-haut sur la levre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah, mon pere & ma mere, que je vous veux du mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cede, & revient toujours au même endroit, faisant une maniere de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah, l'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour exprimer, que la prose, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose, ou les vers?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose, est vers; & tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi ! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN.

Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manieres dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premiérement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*.

M. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN *à son Laquais*.

Comment, mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit Tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fievre

quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de Tailleur ! Au diable le Tailleur ! La peste étouffe le Tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce Tailleur détestable, ce chien de Tailleur-là, ce traître de Tailleur, je...

SCENE VIII.

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR *portant l'habit de M. Jourdain*, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH, vous voilà ! Je m'allois mettre en colere contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pu venir plutôt ; & j'ai mis vingt Garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; & il y a deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison.

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fut pas noir, & je le donne en six coups aux Tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh, voilà qui est donc bien!

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un Peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde, & un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes sont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN *regardant l'habit du Tailleur.*

Ah, ah, Monsieur le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit ?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autres.

SCENE IX.

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEULS *danſans*, UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR *à ſes Garçons.*

Mettez cet habit à Monſieur, de la maniere que vous faites aux perſonnes de qualité.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre Garçons Tailleurs danſans, s'approchent de Monſieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chauſſes de ſes exercices, les deux autres lui ôtent la camiſole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent ſon habit neuf.

Monſieur Jourdain ſe promene au milieu d'eux, & leur montre ſon habit, pour voir s'il eſt bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux Garçons quelque choſe pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon Gentilhomme! Voilà ce que c'eſt que de ſe mettre en perſonne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois, on ne vous

dira point mon Gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous vous ſommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monſeigneur! Oh, oh, Monſeigneur! Attendez, mon ami, Monſeigneur mérite quelque choſe, & ce n'eſt pas une petite parole que Monſeigneur. Tenez, voilà ce que Monſeigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous allons boire tous à la ſanté de Votre Grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre Grandeur! Oh, oh, oh! Attendez: ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! (*bas à part.*) Ma foi, s'il va juſqu'à l'Alteſſe, il aura toute la bourſe. (*haut.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monſeigneur, nous la remercions très-humblement de ſes libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait, je lui allois tout donner.

II. ENTRÉE DE BALLET.

LEs quatre Garçons Tailleurs ſe réjouiſſent, en danſant, de la libéralité de Monſieur Jourdain.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Monsieur JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la Ville; & sur-tout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

Monsieur JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole.

NICOLE.

Plaît-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah ! Mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle fripponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher, Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE.

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, &c...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, & me laissez rire tout mon soul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monſieur, je vous prie de me laiſſer rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends...

NICOLE.

Monſieur, je créverai, ſi je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire inſolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je faſſe, Monſieur?

M. JOURDAIN.

Que tu ſonges, coquine, à préparer ma maiſon pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *ſe relevant.*

Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire, & toutes vos compagnies ſont tant de déſordres céans, que ce mot eſt aſſez pour me mettre en mauvaiſe humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.



SCENE

SCENE III.

Madame JOURDAIN, Monſieur JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah, voici une nouvelle hiſtoire ! Qu'eſt-ce que c'eſt donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la ſorte ? Et avez-vous envie qu'on ſe raille par-tout de vous ?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des ſots & des ſottes, ma femme, qui ſe railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu juſqu'à cette heure ; & il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui eſt donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là eſt un monde qui a raiſon, & qui eſt plus ſage que vous. Pour moi, je ſuis ſcandaliſée de la vie que vous menez. Je ne ſais plus ce que c'eſt que notre maiſon. On diroit qu'il eſt céans carême-prenant tous les jours : &, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voiſinage ſe trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne ſaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous

faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la Ville pour l'apporter ici ; & la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter réguliérement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! Notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Paysanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison ; & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un Maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand Maître Tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, & nous déraciner tous les carriaux de notre salle?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre ; & vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore oui dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un Maître de Philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, & savoir raisonner des choses, parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au College, vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure le fouet devant tout le monde, & savoir ce qu'on apprend au College!

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes; & j'ai honte de votre ignorance. (*à Madame Jourdain.*) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, & votre conduite ne l'est guere.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous; ce que je vous dis, à cette heure, qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame JOURDAIN.

Des chanſons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'eſt pas cela. Ce que nous diſons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Hé bien?

M. JOURDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la proſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe n'eſt point vers; & tout ce qui n'eſt point vers eſt proſe. Hé, voilà ce que c'eſt d'étudier ? (*à Nicole.*) Et toi, ſais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais, quand tu dis U, qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh, l'étrange choſe que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les levres en-dehors, & approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

NICOLE.

Oui, cela eſt biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui eſt admirable !

M. JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez vu O, & DA, DA, & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tout ce galimathias-là ?

NICOLE.

De quoi eſt-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur-tout ce grand eſcogriffe de Maître d'Armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais, ce Maître d'Armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure.

(Après avoir fait apporter des fleurets, & en avoir donné un à Nicole.)

Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; &, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; & cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi ?

(Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.)

M. JOURDAIN.

Tout beau. Hola! ho ! Doucement. Diantre soit la coquine !

NICOLE.

Vous me dites de pousser !

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; & cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la Noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la Noblesse, je fais paroître mon jugement ; & cela est plus beau que de hanter votre Bourgeoisie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vraiment! Il y a fort à gagner à fréquenter vos Nobles, & vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un Seigneur que l'on considere à la Cour, & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, & me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; &, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien, ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Madame JOURDAIN.

Et ce Seigneur, que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, & avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment ſe porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain ſe porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monſieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la Cour qui ſoient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

Madame JOURDAIN *à part.*

Il le gratte par où il ſe démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela eſt tout à fait galant.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, auſſi ſot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monſieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'eſtime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monſieur. (*à Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monſieur, je ſais le reſpect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, & vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, & reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit Mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cens louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cens soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cens trente-deux livres à votre plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cens quatre-vingt livres à votre Tailleur.

DORANTE.

Il eſt vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cens ſeptante-neuf livres douze ſols huit deniers à votre Marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cens quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre Sellier.

DORANTE.

Tout cela eſt véritable. Qu'eſt-ce que cela fait?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DORANTE.

Somme totale eſt juſte. Quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens louis que vous m'allez donner, cela fera juſtement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN.

Hé non.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Cet homme-là fait de nous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

C'est un vrai engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie, mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*
Quoi, vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*
Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*
Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.

DORANTE, Madame JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.
Vous me semblez toute mélancolique ? Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.
J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.
Mademoiselle votre fille, où est-elle que je ne la vois point ?

Madame JOURDAIN.
Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.
Comment se porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.
Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.
Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le Ballet & la Comédie que l'on fait chez le Roi ?

Madame JOURDAIN.

Oui vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déja ?

DORANTE.

Ah, ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne songeois pas que vous êtes jeune ; & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCENE VI.

Monsieur JOURDAIN, Madame JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN *à Dorante.*

Voilà deux cens louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, & que je brûle de vous rendre un service à la Cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement Royal, je lui ferai donner les meilleures places de la Salle.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Notre belle Marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet & le repas; & je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule; & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel!

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous ? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit ?

M. JOURDAIN.

Oh, assurément, & de très-grand cœur !

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que sa présence me pese sur les épaules !

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami ; & lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles ; & vos fréquentes sérénades, & vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une

femme de qualité a pour moi des charmes ravissans, & c'est un honneur que j'acheterois au prix de toutes choses.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise, du plaisir de sa vue; & vos yeux auront tout le tems de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait ensorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera l'après-dinée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, & votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuisinier, & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention, & pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

M. JOURDAIN *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un soufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente. *(à Dorante.)* Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

Madame JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille

ſous roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous ſoyez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des ſoupçons de mon mari. Je ſuis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais ſongeons à ma fille. Tu ſais l'amour que Cléonte a pour elle, c'eſt un homme qui me revient, & je veux aider ſa recherche, & lui donner Lucile, ſi je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je ſuis la plus ravie du monde de vous voir dans ces ſentimens; car ſi le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; & je ſouhaiterois que notre mariage ſe pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire enſemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joie, & je ne pouvois recevoir une commiſſion plus agréable.

(*ſeule.*)

Je vais, je penſe, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Cléonte.*

Ah, vous voilà tout à propos! Je ſuis une ambaſſadrice de joie, & je viens...

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je; & va-t-en de ce pas dire à ton infidelle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate? Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parle de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

Quoi! Traiter un amant de la sorte, & un amant le plus fidele & le plus passionné de tous les amans!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur & toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siecles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; & l'infidelle détourne de moi ses regards, & passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de soupirs & de vœux que j'ai faits à ses charmes;

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine;

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux;

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle;

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même ;

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place ;

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris ;

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie ;

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur, Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviroient de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela ?

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue ; & son esprit, je le vois bien,

se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit ; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit ; & soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur ? Voilà une belle mijaurée, une pimpe souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre ; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui ; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches ; & cette bouche, en la voyant, inspire des desirs ; elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non ; mais elle est aisée & bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler & dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vrai; mais elle a grace à tout cela; & ses manieres sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit....

CLEONTE.

Ah, elle en a, Covielle, du plus fin; du plus délicat!

COVIELLE.

Sa conversation....

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi? J'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable, que je la trouve. La voici.

SCENE X.

LUCILE, CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLEONTE *à Covielle.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possede?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLEONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat !

COVIELLE.

Que cela eſt Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

CLEONTE *à Covielle.*

Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'eſt-il pas vrai, Cléonte, que c'eſt-là le ſujet de votre dépit ?

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'eſt, puiſqu'il faut parler ; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le penſez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous ; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'aurai de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me cauſera des chagrins, je ſouffrirai un tems ; mais j'en viendrai à bout, & je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foibleſſe de retourner à vous.

COVIELLE *à Nicole.*

Queuſſi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le ſujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin...

CLEONTE *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Apprends que...

COVIELLE *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien, puiſque vous ne voulez pas m'écouter; demeurez dans votre penſée, & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant auſſi.*

Puiſque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras.

CLEONTE *ſe retournant vers Lucile.*

Sachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LUCILE *s'en allant à ſon tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *ſe retournant vers Nicole.*

Apprends-nous un peu cette hiſtoire.

NICOLE *s'en allant aussi pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLEONTE *suivant Lucile.*

Dites moi...

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte-moi...

NICOLE *marchant sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE *à Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE *à Cléonte qui veut ſortir.*

Cléonte.

NICOLE *à Covielle qui ſuit ſon Maître.*

Covielle.

CLEONTE *s'arrêtant.*

Hé?

COVIELLE *s'arrêtant auſſi.*

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puifque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE *s'approchant de Lucile.*

N'eft-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes foupçons?

LUCILE.

Eft-ce ma faute? Et, fi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été caufée ce matin par la préfence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la feule approche d'un homme deshonore une fille, qui perpétuellement nous fermone fur ce chapitre, & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE *à Covielle.*

Voilà le fecret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE *à Cléonte.*

Il n'eft rien de plus vrai.

NICOLE *à Covielle.*

C'eft la chofe comme elle eft.

COVIELLE *à Cléonte.*

Nous rendrons nous à cela ?

CLEONTE.

Ah, Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous ſavez appaiſer de choſes dans mon cœur ! Et que facilement on ſe laiſſe perſuader aux perſonnes qu'on aime !

COVIELLE.

Qu'on eſt aiſément amadoué par ces diantres d'animaux-là.

SCENE XI.

Madame JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

JE ſuis bien-aiſe de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout à propos. Mon mari vient, prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah, Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flatte mes deſirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuſe ?



SCE-

SCENE XII.

CLEONTE, M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

MOnſieur, je n'ai voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche aſſez pour m'en charger moi-même ; &, ſans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire ſi vous êtes Gentilhomme.

CLEONTE.

Monſieur, la plupart des gens, ſur cette queſtion, n'héſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre ; & l'uſage aujourd'hui ſemble en autoriſer le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les ſentimens, ſur cette matiere, un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honnête homme; & qu'il y a de la lâcheté à déguiſer ce que le Ciel nous a fait naître, à ſe parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à ſe vouloir donner pour ce qu'on n'eſt pas. Je ſuis né de parens, ſans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me ſuis acquis dans les armes l'honneur de ſix ans de ſervice, & je me trouve aſſez de bien, pour tenir dans le monde un rang aſſez paſſable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place,

croiroient pouvoir prétendre; & je vous dirai franchement que je ne suis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentilhomme? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas Marchand, aussi-bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été Marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre Gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; & il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un Gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela eſt vrai. Nous avons le fils d'un Gentilhomme de notre village, qui eſt le plus grand malitorne, & le plus ſot dadais que j'aie jamais vu.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taiſez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la converſation. J'ai du bien aſſez pour ma fille, je n'ai beſoin que d'honneur, & je la veux faire Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Marquiſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquiſe.

Madame JOURDAIN.

Hélas, Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'eſt une choſe que j'ai réſolue.

Madame JOURDAIN.

C'eſt une choſe, moi, où je ne conſentirai point. Les alliances avec plus grand que ſoi ſont ſujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puiſſe à ma fille reprocher ſes parens; & qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vînt viſiter en équipage de grand'Dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à ſaluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas auſſi-tôt de dire cent ſottiſes. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquiſe qui fait tant la glorieuſe ? C'eſt la fille de Monſieur Jourdain, qui étoit trop heureuſe, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été ſi rélevée que la voilà; & ſes deux grands-peres vendoient du drap auprès de la porte ſaint Innocent. Ils ont amaſſé du bien à leurs enfans qu'ils paient maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde; & l'on ne devient guere ſi

riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puisse dire, mettez-vous là, mon gendre, & dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me repliquez pas davantage, ma fille sera Marquise, en dépit de tout le monde ; &, si vous me mettez en colere, je la ferai Duchesse.

SCENE XIII.

Madame JOURDAIN, LUCILE, CLEONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore.

(*à Lucile.*)

Suivez-moi, ma fille ; & venez dire résolument à votre pere que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIV.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un ſcrupule là-deſſus, que l'exemple ne ſauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre ſérieuſement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il eſt fou? Et vous coûtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimeres?

CLEONTE.

Tu as raiſon; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ſes preuves de nobleſſe pour être gendre de Monſieur Jourdain.

COVIELLE *riant.*

Ah, ah, ah!

CLEONTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une penſée qui me vient pour jouer notre homme, & vous faire obtenir ce que vous ſouhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée eſt tout à fait plaiſante.

CLEONTE.

Quoi donc?

COVIELLE.

Il s'eſt fait, depuis peu, une certaine maſcarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire enter dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela ſent un peu ſa comédie; mais, avec lui, on peut hazarder toute choſe, il n'y faut point chercher tant de façons; il eſt homme à y jouer ſon rôle à merveille, & à donner aiſément dans toutes les fariboles qu'on s'aviſera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts, laiſſez-moi faire ſeulement.

CLEONTE.

Mais apprends-moi...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

SCENE XV.

M. JOURDAIN *seul.*

QUe diable est-ce là ? Ils n'ont que les grands Seigneurs à me reprocher ; & moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur & que civilité avec eux, & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte ou Marquis.

SCENE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur, voici Monsieur le Comte, & une Dame qu'il mene par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! J'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout à l'heure.



SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fré-

quentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; & pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déja être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquietent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois; & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là...

DORIMENE.

Je sais ce que je dis: & entr'autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, & souffrez... Voici le maître du logis.

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisieme.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; & si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens ; & elle sait que vous êtes homme d'esprit.

(bas à Dorimene.)

C'est un bon Bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout à fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Comment? Gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous ; & pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent.

(haut.)

Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de lui parler ainſi pour moi.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne ſais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle perſonne du monde.

DORIMENE.

C'eſt bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'eſt vous qui faites les graces, &c...

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à M. Jourdain.*

Tout eſt prêt, Monſieur.

DORANTE.

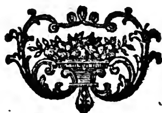
Allons donc nous mettre à table; & qu'on faſſe venir les Muſiciens.

SCENE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

SIx Cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMENE.

Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique ?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimene, M. Jourdain, Dorante, & les trois Musiciens se mettent à table.*

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte ; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chere, & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les regles ; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pieces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendre-

ment ſous la dent; d'un vin à ſeve veloutée, armé d'un verd qui n'eſt point trop commandant; d'un quarré de mouton gourmandé de perſil; d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, ſous les dents, eſt une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet ſurprenant; & pour ſon opéra, d'une ſoupe à bouillon perlé, ſoutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonnaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; &, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah, que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains ſont médiocres, Monſieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui eſt fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, Madame, Dieu me garde d'en vouloir parler! Ce ne ſeroit pas agir en galant homme; & le diamant eſt fort peu de choſe.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté....

DORANTE, *après avoir fait ſigne à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monſieur Jourdain, & à ces Meſſieurs, qui nous ferons la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'eſt merveilleuſement aſſaiſonner la bonne

chere, que d'y mêler la Musique; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIENS *ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah, qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIENS *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laiſſons raiſonner les ſots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre Philoſophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le ſavoir & la gloire
N'ôtent point les ſoucis fâcheux;
Et ce n'eſt qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, ſus, du vin par-tout, verſez, garçon, verſez; Verſez, verſez toujours, tant qu'on vous diſe aſſez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puiſſe mieux chanter; & cela eſt tout à fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque choſe de plus beau.

DORIMENE.

Ouais! Monſieur Jourdain eſt galant plus que je ne penſois.

DORANTE.

Comment, Madame, pour qui prenez-vous Monſieur Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE.

Vous ne le connoiſſez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh, je le quitte.

DO-

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois.....

SCENE II.

Madame JOURDAIN, Monsieur JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

AH, ah, je trouve ici bonne compagnie; & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un Théatre là-bas, & je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien; c'est ainsi que vous festinez les Dames en mon absence; & que vous leur donnez la Musique & la Comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? Et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie. Qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison; & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'eſt Monſieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui eſt une perſonne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maiſon, & de vouloir que je ſois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce ſont des chanſons que cela, je ſais ce que je ſais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monſieur, & je vois aſſez clair ; il y a long-tems que je ſens les choſes, & je ne ſuis pas une bête. Cela eſt fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux ſottiſes de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'eſt ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la diſſention dans un ménage, & de ſouffrir que mon mari ſoit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante ; vous-vous moquez, de m'expoſer aux ſottes viſions de cette extravagante.

DORANTE *ſuivant Dorimene qui ſort.*

Madame, holà, Madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame. Monſieur le Comte, faites-lui mes excuſes, & tâchez de la ramener.



SCENE III.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

AH, impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; & vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les Laquais emportent la table.)

Madame JOURDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere.

SCENE IV.

M. JOURDAIN *seul.*

ELle est arrivée bien malheureusement J'étois en humeur de dire de jolies choses, & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé.*

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre pere.

M. JOURDAIN.

De feu Monsieur mon pere ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui, Marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit Gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amene ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur votre pere; honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; & , par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi ? Non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout à fait magnifique; tout le monde le va voir, & il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE.

Oui; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand-Turc?

COVIELLE.

Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; &, après quelques autres discours, il me dit: *Acciam croc soler onch alla moustaphgidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire, n'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, Gentilhomme Parisien?

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particuliérement, & que j'avois vu votre fille: Ah, me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire, ah, que je suis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

Marababa sahem, veut dire: Ah, que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem*, eût voulu dire: Ah, que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire, *caracacamouchen*?

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chere ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chere ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chere ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambaſſade, il vient vous demander votre fille en mariage; &, pour avoir un beau-pere qui ſoit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui. *Mamamouchi;* c'eſt-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens..... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remercimens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; & il a amené toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt bien prompt.

CO-

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre en tête un certain Cléonte; & elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand-Turc; & puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, & .... Je l'entends venir; le voilà.

SCENE VI.

CLEONTE *en Turc*, TROIS PAGES *portant la veste de Cléonte*, Monsieur JOURDAIN, COVIELLE.

CLEONTE.

Ambousahim oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE *à M. Jourdain.*

C'est-à-dire, Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop; & je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui. La langue Turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE *seul.*

AH, ah, ah! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe. Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah!

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, Monſieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y paſſe.

DORANTE.

Ah, ah, Covielle, qui t'auroit reconnu! Comme te voilà ajuſté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une choſe, Monſieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monſieur, à deviner le ſtratagême dont nous nous ſervons auprès de Monſieur Jourdain, pour porter ſon eſprit à donner ſa fille à mon Maître.

DORANTE.

Je ne devine point le ſtratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire ſon effet, puiſque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je ſais, Monſieur, que la bête vous eſt connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'eſt.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin ; pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCENE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *assistans du Muphti, chantans & dansans.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

SIx Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils levent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantans passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du Théatre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & se mettent dessus à genoux. Le Muphti & les Dervis restent debout au milieu d'eux. Et, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant, alli, *levent les bras au ciel, en chantant,* alla ; *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se levent tous, chantant,* allā ekber ; *& deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*

SCENE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & dansans*, M. JOURDAIN *vêtu à la Turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.*

LE MUPHTI *à M. Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti respondir;
Sé non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non intendir;
Tazir, tazir.

(*Deux Dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans & dansans.*

LE MUPHTI.

Dicé, Turqué, qui star quista.
Anabatista, Anabatista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Huffita ? Morifta ? Fronifta ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara ! Como chamara !

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina? Giourdina? Giourdina?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina.
Mi prégar, séra è matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar turbanta, è dar scarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar sera è matina.

(*aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCENE XII.

TURCS *chantans & dansans.*

II. ENTRÉE DE BALLET.



SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, Monsieur JOURDAIN, TURCS *chantans & dansans.*

Le Muphti revient coëffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amenent M. Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistans s'inclinant & se relevant alternativement, chantent aussi hou, hou, hou.

M. JOURDAIN *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI *à M. Jourdain.*

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non ſtar furba ?
No, no, no.
Non ſtar forfanta ?
No, no, no.
Donar turbanta.

Les Turcs danſans mettent le turban ſur la tête de M. Jourdain.

LE MUPHTI *donnant le ſabre à M. Jourdain.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

LES TURCS *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobile, non ſtar fabbola
Pigliar ſchiabbola.

Les Turcs danſans donnent pluſieurs coups de ſabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara
Baſtonnara.

Les Turcs danſans donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH, mon Dieu, miséricorde! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela? Quelle figure! Eſt-ce un momon que vous allez porter, & eſt-il tems d'aller en maſque? Parlez donc, & qu'eſt-ce que c'eſt que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la ſorte à un *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Comment donc?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du reſpect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi?*

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je ſuis *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN.

Quelle bête eſt-ce là?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'eſt-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame JOURDAIN.

Balladin? Etes-vous en âge de danſer des ballets?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis Paladin, c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que tout cela?

M. JOURDAIN *chantant & dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(Il tombe par terre.)

Madame JOURDAIN.

Hélas, mon Dieu, mon mari est devenu fou!

M. JOURDAIN *se relevant & s'en allant.*

Paix, insolente. Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *seule.*

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir.

(appercevant Dorimene & Dorante.)

Ah, ah, voici justement le reste de notre écu! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

OUi, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; & toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution!

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; &, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entiérement à vous, aussi bien que mon cœur; & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.



SCENE III.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité, & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien-aise d'être des premieres, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous, puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'eſt pas de ces gens que les proſpérités aveuglent ; & qu'il ſait, dans ſa grandeur, connoître encore ſes amis.

DORIMENE.

C'eſt la marque d'une ame tout à fait généreuſe.

DORANTE.

Où eſt donc ſon Alteſſe Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient ; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE *habillé en Turc.*

DORANTE *à Cléonte.*

Monſieur, nous venons faire la révérence à Votre Alteſſe, comme amis de Monſieur votre beau-pere ; & l'aſſurer avec reſpect de nos très-humbles ſervices.

M. JOURDAIN.

Où eſt le Truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Holà, où diantre eſt-il allé ?

(*à Cléonte.*)

Strouf, ſtrif, ſtrof, ſtraf. Monſieur eſt un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore ;* & Madame,

dame, une *granda Dama, granda Dama.* (*Voyant qu'il ne se fait point entendre.*)

(*montrant Dorante.*)

Monsieur lui *Mamamouchi* François; & Madame, *Mamamouchi* Françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprete.

SCENE V.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE *habillé en Turc*, COVIELLE *déguisé.*

M. JOURDAIN.

OU allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous.

(*montrant Cléonte.*)

Dites-lui un peu que Monsieur & Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence comme mes amis, & l'assurer de leurs services.

(*à Dorimene & à Dorante.*)

Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Cataléqui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN *à Dorimene & à Dorante.*

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

SCENE VI.

LUCILE, CLEONTE, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

VEnez, ma fille, approchez-vous; & venez donner la main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere? Comme vous voilà fait? Est-ce une Comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non; ce n'est pas une Comédie; c'est une affaire fort sérieuse, & la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter.

(*montrant Cléonte.*)

Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grace au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...

(*reconnoissant Cléonte.*)

Il est vrai que vous êtes mon pere, je vous dois entiérement obéissance; & c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah, je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; & voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante!

SCENE DERNIERE.

Madame JOURDAIN, CLEONTE, M. JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMENE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Comment donc? Qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses,

& il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage ; & vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ; & que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc ?

M. JOURDAIN.

Oui.

(montrant Covielle.)

Faites-lui faire vos complimens par le Truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du Truchement, & je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous-vous taire, encore une fois ?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejetter.

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande Dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! que de bruit

LUCILE.

Ma mere.

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*

Quoi? Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi aussi-bien qu'à vous.

COVIELLE *à Madame Jourdain.*

Madame.

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE *à M. Jourdain.*

Monſieur, ſi elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire conſentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y conſentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi ſeulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira...

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me diſe rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obſtination de femme ! Cela vous feroit-il mal de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc ?

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah, ah!

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Et moi Covielle, qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah, comme cela, je me rends!

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*

Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah, voilà tout le monde raisonnable!

(*à Madame Jourdain.*)

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN *bas.*

Bon, bon.

(haut.)

Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les Contrats, voyons notre Ballet, & donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement, & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie.

(apart.)

Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du cinquieme Acte.



BAL-

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE.

UN DONNEUR DE LIVRES *danſant*, IMPORTUNS *danſans*, DEUX HOMMES *du bel air*, DEUX FEMMES *du bel air*, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS *babillard*, UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*, TROUPE DE SPECTATEURS *chantans.*

CHŒUR DE SPECTATEURS
au Donneur de Livres.

A Moi, Monſieur, à moi; de grace, à moi, Monſieur;
Un Livre, s'il vous plaît, à votre ſerviteur.

1. HOMME *du bel air.*

Monſieur, diſtinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques Livres ici, les Dames vous en prient.

2. HOMME *du bel air.*

Holà, Monſieur, Monſieur, ayez la charité
D'en jetter de notre côté.

1. FEMME *du bel air.*

Mon Dieu! Qu'aux perſonnes bien faites,
On ſait peu rendre honneur céans!

2. FEMME *du bel air.*

Ils n'ont des Livres & des bancs,
Que pour Meſdames les griſettes.

1. GASCON.

Ah, l'homme aux Libres, qu'on m'en vaille!
J'ai déja lé poulmon usé.
Bous boyez que chacun mé raille.
Et jé suis escandalisé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Cé qui m'est par bous réfusé.

2. GASCON.

Hé, cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être.
Un Libret, jé vous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montsir le Donnair de Papieir,
Que vuel dir sti façon de fivre?
Moi, l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre avoir ein Liffre;
Pardi, mon foi, Montsir, je pense fous l'être ifre.

(Le Donneur de Livres, fatigué par les importuns qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colere.)

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid,
Que notre fille
Si bien faite & si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'air pas à son souhait
Un Livre de Ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'intriguet.
De tout ceci, franc & net,

Je suis mal satisfait ;
Et cela, sans doute, est laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il est vrai que c'est une honte,
Le sang au visage me monte ;
Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du Quartier du Palais Royal ;
Et que ces jours passés un Comte
Fut prendre la premiere au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah ! Quel bruit !

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas ! Quel cahos ! Quel mêlange !

HOMMES *du bel air.*

Quelle confusion ! Quelle cohue étrange !
Quel désordre ! Quel embarras !

1. FEMME *du bel air.*

On y seche.

2. FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

1. GASCON.

Bentre, je suis à vous.

2. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah ! Que l'y faire saif dans sti sal de cians.

1. GASCON.

Jé murs.

2. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas;
Et je ſuis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me peſe par trop ſur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A Ballet, ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'eſtropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et ſortons de ce taudis
Où l'on ne peut être aſſis.
Ils ſeront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confuſion regne dans cette Salle;
Et j'aimerois mieux être au milieu de la Halle;
Si jamais je reviens à ſemblable régale,
Je veux bien recevoir des ſoufflets plus de ſix.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.

Le Donneur de Livres revient avec les Importuns qui l'ont suivi.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi, Monsieur;
Un Livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Les Importuns ayant pris des Livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux Spectateurs, pendant que le Donneur de Livres danse; après quoi ils se joignent à lui, & forment la premiere Entrée.

DEUXIEME ENTRÉE.

ESPAGNOLS,

TROIS ESPAGNOLS *chantans*, ESPAGNOLS *dansans.*

I. ESPAGNOL.

SE que me muero de amor
Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi-deseo el rigor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonjea me la suerte
Con piedad tan avertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte
Vivir del golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

(Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.)

1. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor
Del nino bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

2. ESPAGNOL.

El dolor solicita,
El quel al dolor se da.
Ynadie de amor muere
Sino quien no save amar.

1. & 2. ESPAGNOLS.

Dulce muerte es al amor
Con correspondencia ygual,
Ysi esta gosamos oy,
Porque la quieres turbar?

3. ESPAGNOL.

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer
Que en esto de querer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestras,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria.
Que esto de dolor es fantasia.

TROISIEME ENTRÉE.

ITALIENS,

UNE ITALIENNE *chantante*, UN ITALIEN *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES *dansans.*

L'ITALIENNE.

DI rigori armata il seno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro e'l mio tormento
Dolce é si la piaga mia,
Ch'il penare é mio contento,
E'l sanarmi é tirannia.
Ahi che più giova, é piace
Quantò amor é più vivace.

Deux Scaramouches & deux Trivelins représentent avec Arlequin une nuit à la maniere des Comédiens Italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Insin che florida
Ride l'età.

Che pur tropp' horrida,
Da noi ſen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei di, di gioventu;
Perduto ben non ſi racquiſta piu.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'éta,
Piu l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei di, di gioventu;
Perduto ben non ſi racquiſta piu.

Les Scaramouches & les Trivelins finiſſent l'Entrée par une danſe.

QUATRIEME ENTRÉE.

FRANÇOIS,

DEUX POITEVINS *chantans & danſans*, POITEVINS & POITEVINES *danſans*.

I. POITEVIN.

Ah, qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah, que le Ciel donne un beau jour!

2. POITEVIN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour;
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climene,
Voi, sous ce chêne,
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine;
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois Poitevins & trois Poitevines dansent ensemble.

CINQUIEME ET DERNIERE ENTRÉE.

Les Espagnols, les Italiens, & les François se mêlent ensemble, & forment la derniere Entrée.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

Quels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous?
Les Dieux même, les Dieux, n'en ont point de plus doux.

Fin du Ballet des Nations.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT chanté & dansé dans le Bourgeois Gentilhomme, *Comédie-Ballet.*

Une Musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*
I. Musicien, *le Sieur Langeais.*
II. Musicien, *le Sieur Gaye.*
Danseurs, *les Sieurs la Pierre, Saint-André & Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonard, Isaac, Magny & Saint-André.*

DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuisiniers dansans......

DANS LE QUATRIEME ACTE.

I. Musicien, *le Sieur la Grille.*
II. Musicien, *le Sieur Morel.*
III. Musicien, *le Sieur Blondel.*

CÉRÉMONIE TURQUE.

Le Muphti, chantant, *le Sieur Chiaccherone.*
Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingnan le cadet, Noblet & Philbert.*
Turcs assistans du Muphti, chantans, *les Sieurs Estival, Blondel, Gingnan l'aîné, Hédouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamps, Langeais & Gaye.*

Turcs aſſiſtans du Muphti, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Chicanneau.*

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

I. ENTRÉE. Un Donneur de Livres, danſant, *le Sieur Dolivet.*
Importuns, danſans, *les Sieurs Saint-André, la Pierre & Favier.*
I. Homme du bel air, *le Sieur le Gros.*
II. Homme du bel air, *le Sieur Rebel.*
I. Femme du bel air... II. Femme du bel air...
I. Gaſcon, *le Sieur Gaye.*
II. Gaſcon, *le Sieur Gingnan le cadet.*
Un Suiſſe, *le Sieur Philbert.*
Un vieux Bougeois babillard, *le Sieur Blondel.*
Une vieille Bourgeoiſe babillarde, *le Sieur Langeais.*
Troupe de Spectateurs, chantans, *les Sieurs Eſtival, Hédouin, Morel, Gingnan l'aîné, Fernon, Deſchamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre Pages de la Muſique.*
Filles coquettes, *les Sieurs Jeannot, Pierrot, Renier, un Page de la Chapelle.*
II. ENTRÉE. I. Eſpagnol, chantant, *le Sieur Morel.*
II. Eſpagnol, chantant, *le Sieur Gillet.*
III. Eſpagnol, chantant, *le Sieur Martin.*
Eſpagnols, danſans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Leſtang, Iſaac & Joubert.*
Deux Eſpagnols, danſans, *les Sieurs Beauchamp & Chicanneau.*
III. ENTRÉE. Une Italienne, chantante, *Mademoiſelle Hilaire.*
Un Italien, chantant, *le Sieur Gaye.*
Scaramouches, danſans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu.*

Trivelins, danſans, *les Sieurs Magny & Foignard le cadet.*

Arlequin, *le Sieur Dominique.*

IV. ENTRÉE. I. Poitevin, chantant & danſant, *le Sieur Noblet.*

II. Poitevin, chantant & danſant, *le Sieur la Grille.*

Poitevins, danſans, *les Sieurs la Pierre, Favier & Saint-André.*

Poitevines, danſantes, *les Sieurs Favre, Foignard & Favier le jeune.*

Fin du ſixieme Tome.

